

Foresteries

Caroline Barber
Jean-Pascal Bilodeau
 Johanne Bilodeau
Julien Bourbeau
 Monique Bourbeau
 Rachel Bouvet
 Audrey Camus
 Justine Duclos
Yannick Guéguen
 Roxanne Lajoie
Suzanne Landry
Danielle Laplante
 Rodolphe Lasnes
 Claudette Lemay
 Dominic Marcil
 Xavier Martel
 Monique Pagé
Félix-Antoine Renaud
Chloë Rolland
 Jeanne Soubry
 Sébastien Ste-Croix Dubé
Mikolaj Wyrzykowski



Sous le pilotage de

Jean-Pascal Bilodeau
Rachel Bouvet
Danielle Laplante
Jeanne Soubry

La Traversée - Atelier de géopoétique
Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succ. Centre-ville
Montréal, Québec, H3C 3P8
Canada

<https://latraverseegeopoetique.com>
latraverse.uqam@gmail.com



Foresteries

vingt-troisième carnet de navigation

Édition: Jean-Pascal Bilodeau, Rachel Bouvet et Danielle Laplante
Conception graphique et mise en page: Jeanne Soubry
Révision linguistique: Michèle Laberge
Couverture : Jeanne Soubry

© La Traversée - Atelier de géopoétique
Collection « Carnets de navigation », numéro 23
Montréal, 2023-2024
les auteurs

Imprimé au Caius du Livre

ISBN 978-2-9817313
Dépôt légal - Bibliothèques et archives nationales du Québec, 2024
Dépôt légal - Bibliothèques et archives Canada, 2024

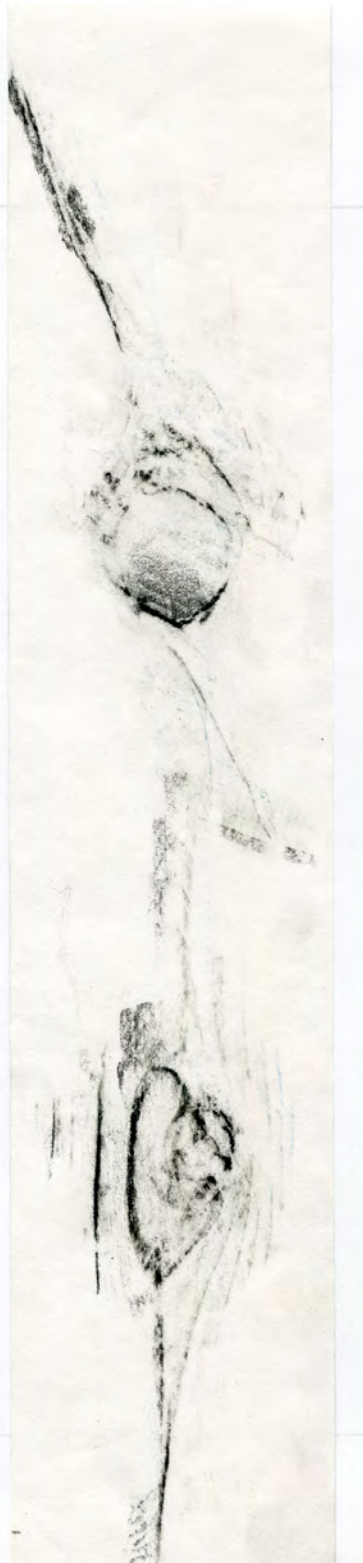
Foresterie
*Ensemble des sciences, des arts et des activités ayant
trait à la conservation, l'aménagement, la gestion et
la création des forêts.*
(CNRTL)

Table des matières

| | | | |
|---|-----------|---|------------|
| Introduction | 13 | <i>À la rencontre de l'eau et des fibres vivantes</i> | 64 |
| | | Monique Pagé | |
| Prologue | 19 | <i>Tante Claudette</i> | 67 |
| <i>Comme au premier matin du monde</i> | 21 | Roxanne Lajoie | |
| Audrey Camus | | <i>Palimpseste forestier</i> | 71 |
| | | Mikolaj Wyrzykowski | |
| La rivière qui coud | 25 | Feux | 75 |
| <i>Sur le passage de quelques personnes à travers</i> | | <i>Feu, feu, joli feu</i> | 77 |
| <i>la route menant au Notcimik</i> | 27 | Monique Bourbeau | |
| Xavier Martel | | <i>Le pendu du lac</i> | 80 |
| <i>La forêt retrouvée</i> | 31 | Julien Bourbeau | |
| Danielle Laplante | | <i>Hubert Boulanger, l'homme fort de Saint-Alphonse-Rodriguez</i> | |
| <i>La Maurice pleure</i> | 34 | Félix-Antoine Renaud | 86 |
| Caroline Barber | | <i>Gardien de la forêt</i> | 90 |
| <i>notre histoire est une feuille de papier</i> | 36 | Justine Duclos | |
| Chloë Rolland | | <i>L'obscurité lumineuse</i> | 93 |
| <i>Notcimik</i> | 42 | Sébastien Ste-Croix Dubé | |
| Suzanne Landry | | <i>le feu que nous créons</i> | 96 |
| <i>Géopoétique de l'embâcle</i> | 44 | Jeanne Soubry | |
| Jean-Pascal Bilodeau | | À hauteur d'humus | 101 |
| Toucher du bois | 61 | <i>Un minuscule vertige</i> | 103 |
| <i>Au-delà du bois et des billots</i> | 63 | Rodolphe Lasnes | |
| Monique Bourbeau | | <i>La colonisation du sol</i> | 108 |
| | | Monique Pagé | |

| | |
|---------------------------------------|------------|
| <i>Reconnaître ses racines</i> | 117 |
| Monique Pagé | |
| Horizons du vivant | 123 |
| <i>La forêt pulse dans mes doigts</i> | 125 |
| Roxanne Lajoie | |
| <i>Horloge de pin</i> | 128 |
| Sébastien Ste-Croix Dubé | |
| <i>Fréquence forêt</i> | 131 |
| Yannick Guéguen | |
| <i>Une valse à trois temps</i> | 138 |
| Johanne Bilodeau | |
| <i>La douceur des épinettes</i> | 142 |
| Dominic Marcil | |
| <i>Mémoire de papier</i> | 143 |
| Rachel Bouvet | |
| Épilogue | 151 |
| <i>On est pas sortis du bois</i> | 153 |
| Jean-Pascal Bilodeau | |
| Index | 174 |
| Remerciements | 175 |





Introduction

L'idée était belle.

Il fallait revenir au début, remonter *la rivière qui coude*, trouver là où ça se séparait. Où notre récit s'était rompu. Au bout : renouer avec la forêt. *Comme au premier matin du monde.*

Pour remonter, il fallait dénouer un embâcle dont on soupçonnait à peine la nature et l'ampleur - en tout cas commencer. Branche par branche, tronc par tronc, nœud par nœud.

On savait de source sûre que ça partirait de tous bords tous côtés. Qu'il n'y aurait rien, dans cet atelier, de vraiment linéaire. Qu'on parlait chargé.e.s. Qu'il y en aurait, des portages symboliques, et que parfois, ça serait lourd comme un ciel d'orage.

Mais on se doutait aussi que *le passage de quelques personnes dans le Notcimik* se ferait en douceur. On ne mettrait pas nos gros sabots. On viendrait sur la plante des pieds ; à l'affût, à l'écoute. Attentifs et attentives. On serait de la bonne visite.

On a pris la route de bitume faute de pouvoir payer contre un si fort courant. Remonté Tapiskwan Sipi par la 155. Plongé dans l'histoire du Saint-Maurice, le fleuve-rivière. Serpenté avec ses méandres et ses rapides à travers le tissu végétal, à la manière d'une aiguille qui joint les deux rives et garde comme elle peut le monde entier.

Par les fenêtres, dans les rétroviseurs, les éclats du ciel et de la classique de canot se sont superposés à ceux, sépias, du passé ; les kilomètres de billots charriés par le courant, l'accumulation des barrages hydroélectriques, des dépossessions territoriales. Mais aussi : *la forêt retrouvée de l'enfance*, les chansons de la drave, le bonheur d'être ensemble.

On a jasé. On a ri. Pleuré, aussi. Parce que la Maurice rit, parce que *la Maurice pleure*, parce que *notre histoire est une histoire de papier* et que cette histoire a l'écorce fragile. On s'est raconté tout ça en roulant, les fenêtres ouvertes pour laisser les choses couler, entrer et sortir à leur

guise. On s'est dit comme de raison : si on veut que ça guérisse, il faut que ça respire.

Arrivé.e.s à La Tuque, on a pris acte. On a voulu esquisser les traits d'une *géopoétique de l'embâcle*. Chercher les centres disparus, le cœur battant des villes-ressources, le pompon dynamité. Constaté les dégâts. Mais on n'en est pas resté là. Notre rendez-vous n'était pas avec le barrage : il était avec la forêt.

À partir de là, on a *touché du bois*. Quelque chose avait pogné. Le domaine Notcimik, tenu par Madeleine et Alain, nous enchantait. On avait une erre d'aller : on pouvait se laisser dériver en sûreté, fort.e.s de cette magie dure à décrire qui fait que les membres d'un groupe se lient les uns aux autres.

On a essayé de *voir au-delà des billots*. D'*aller à la rencontre des fibres vivantes*. On s'est baigné.e.s dans la mousse, dans la boue. Essayé de renouer non plus seulement avec la forêt, mais avec sa dramaturgie. D'éclair en éclaircie, d'apprendre à reconnaître les lignes du vaste *palimpseste forestier* qui nous fonde.

Le soir venu, on a fait des *feux*. Arc-bouté la joie des petites flammes aux brasiers qui ravagent le territoire. On se savait minuscules ; c'est pour cette raison, et pour le fun aussi, qu'on a déployé des constellations d'histoires : *le pendu du lac, Hubert Boulanger, le gardien de la forêt*.

De fil en aiguille, une nécessité est apparue comme une chaleur à nos joues. Réapprendre, mot après mot, à parler. Réapprendre, mot après mot, à écouter, dans *l'obscurité lumineuse*, à nourrir *le feu que nous créons*, en jasant à cœur ouvert autour de lui.

On n'allait pas s'arrêter en si bon chemin, ni en si bonne compagnie. On s'est placé.e.s à *hauteur d'humus* pour éprouver *le minuscule vertige* des canopées, la fascination des sols, l'émerveillement devant l'infini réseau des mycètes.

Ne restait qu'à se laisser emporter. Encerclé.e.s par tout ce qui pousse, retrouver *l'horizon du vivant*. Et pour ça : laisser *la forêt pulser dans nos doigts*, renouer avec *l'horloge de pin*, le temps circulaire. Trouver *la fréquence forêt*, s'enraciner dessus. Se laisser aller à *la douceur des*

épinettes. Danser *une valse en trois temps*, matin, midi, soir, matin, midi, soir. Pagner le beat des choses qui poussent.

Rien que ça.

Le temps passe trop vite. L'atelier s'est terminé aussi vite qu'il avait commencé. Il fallait maintenant faire le récit de tout ça : se gossier une *mémoire de papier*, une pâte dans laquelle on incrusterait tout ce qui nous était tombé dans les mains.

Voici cette mémoire. Voici ce papier.

L'intuition initiale, c'était que même si sur le chemin, il y avait une grande page marquée au fusain par l'histoire des coupes, au bout il y aurait Notcimik, la forêt. Qu'on pourrait y entrer, se jeter hors de soi comme on se lance à l'eau. Mais aussi : la laisser entrer en nous, elle, comme un grand bol d'air, comme l'eau d'une source dans nos bouches ouvertes.

Revenu.e.s au point de départ, avant de reprendre le fil, de remonter encore, reste l'essentiel : remercier Madeleine, Alain, Véronique, Gilles, Sébastien, Karim, Yannick, Monique, Julien, Rachel, Danielle, Jeanne, remercier le rat musqué qui a troublé l'eau de l'étang au matin, les pins blancs sous lesquels on s'est protégé.e.s du soleil, les chanterelles qui ont rendu le spag aussi spécial, la comptonie qu'on a ramassée en bouquets et bue en tisane, remercier tout ce beau monde-là, qui nous a permis de comprendre au moins une chose, par le geste autant que la parole, autant que la présence :

On n'est jamais vraiment sortis du bois. Heureusement.

Jean-Pascal Bilodeau

Forêts et foresteries : dénouer l'embâcle

Atelier organisé par Jean-Pascal Bilodeau, Rachel Bouvet,
Julien Bourbeau, Monique Bourbeau,
Yannick Guéguen et Danielle Laplante

Programmation

SAMEDI 2 SEPTEMBRE

Dénouer l'embâcle

10h00 : Accueil, mot de bienvenue et lectures près du musée

Borealis (Trois-Rivières)

11h00 : Départ de Trois-Rivières

Sur la route : balado de Danielle Laplante, *Mon Saint-Maurice (sur les traces d'Arthur Buies)* et playlist du draveur

12h00 : Diner et causerie à Grandes-Piles

Aire de pique-nique près de la rampe de mise à l'eau. Avec possibilité de marcher jusqu'à la marina pour admirer en esprit les piles et la cascade décrites par A. Buies à 200 pas de la gare.

14h00 : Départ de Grandes-Piles

Sur la route : balado de Danielle Laplante, *J'aurais voulu entrer dans la forêt* et playlist du draveur

15h30 : *À hauteur d'arbre, de forêt et de forestiers*

Causerie en haut de la tour du Parc des chutes de la petite rivière Bostonnais avec Sébastien Ste-Croix Dubé

16h30 : Départ du Parc des chutes de la petite rivière Bostonnais

16h45 : *Géopoétique de l'embâcle*, lecture et causerie à La Tuque avec Jean-Pascal Bilodeau

18h00 : Départ de La Tuque

18h15 : Accueil au domaine Notcimik

19h00 : Souper communautaire

20h00 : Ti-punch forestier

DIMANCHE 3 SEPTEMBRE

Entrer dans la forêt

7h00 : Déjeuner

9h00 : Cueillette sensorielle et recueillement dans la mousse et le lichen avec Yannick Guéguen

11h00 : Causerie-dîner avec Véronique Basile-Hébert sur le thème de Notcimik et le rapport atikamekw à la forêt

13h30 : Randonnée et observation des arbres et des champignons avec Karim Bouvet et Jean-Pascal Bilodeau, au sentier du Lac du Pendu

16h30 : Retour à Notcimik

18h00 : Traditionnel spaghetti de la Traversée, version forestière

20h00 : Feu ouvert : contes, récits et tisanes

LUNDI 4 SEPTEMBRE

Mettre la main à la pâte

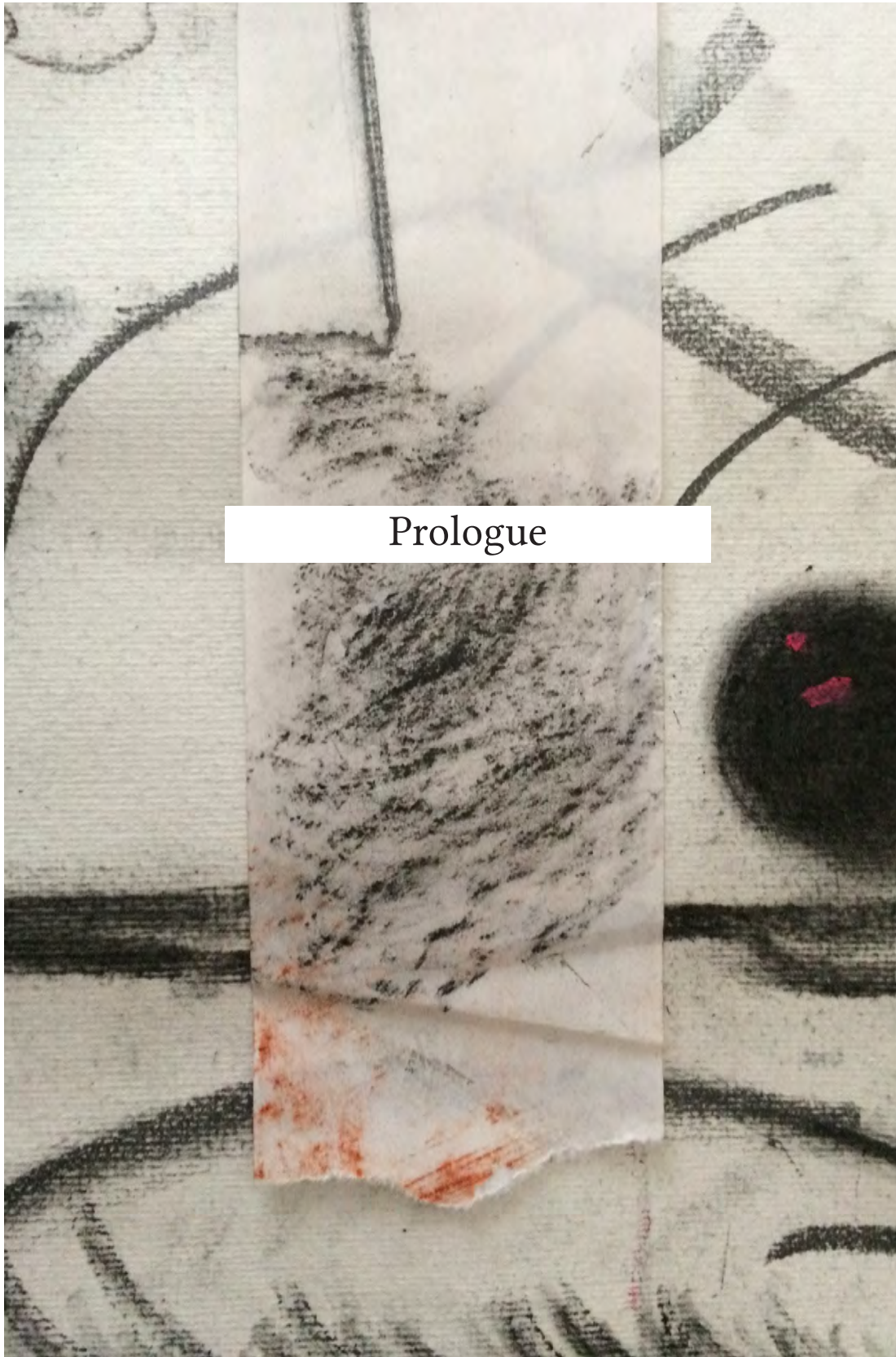
7h00 : Déjeuner et décampement

9h00 : Départ pour le camp Morissette

9h30 : Atelier pâte à papier avec Rachel Bouvet et Monique Bourbeau et dessin de fusain avec Yannick Guéguen

12h00 : Diner et plantation d'arbres avec Jean-Pascal Bilodeau

13h00 : Mot de fin et départ



Prologue



Comme au premier matin du monde

J'ai rêvé dans la maison longue,
Que mes dents tombaient par poignées.
Le sommeil s'est dérobé.

Ce cri effroyable que je n'ai pas entendu, était-ce le mien?
Les cauchemars circulaient parmi nous.
Le souvenir d'une femme peut-être aussi dont la silhouette a traversé
la nuit.

Nous, les contes à la veillée autour du feu
Les mots de ceux à qui on a tout pris
et qui vaillamment
Avec humour

J'ai marché pieds nus dans la forêt et étreint les arbres dont j'ignore
le nom.
Les épines de pin soyeuses m'évoquaient la mer, la toile d'une araignée
luisait dans un rai de soleil.

Je me suis couchée dans la mousse vert bourgeon et c'était doux comme
dans les livres.
La tête renversée, j'ai regardé le bois à hauteur d'insecte en essayant
de ne pas y penser.

Nous, le théâtre des animaux
L'esprit de celle qui leur prête voix
En cercle autour d'elle sous le soleil brûlant
Tout petits devant ce grand drame

J'ai entendu le chant de la grive et perçu l'éclat velouté de la chenille
jaune parmi les champignons.
J'ai cueilli le lichen et deviné le crapaud couleur de feuille morte.

Nous, le lac noir dans la nuit étale et le chemin poudreux sous la lune...
et bientôt le soleil et la brume sur l'eau comme au premier matin du
monde.

J'écoute le clapotement de l'eau, résistant une fois encore à son appel.
J'ai oublié le cri des loups.

Audrey Camus



La rivière qui coud



Sur le passage de quelques personnes à travers la route menant au Notcimik

Dehors le souffle
l'eau qui coule
la rivière Tapiskwan Sipi
charrie parfums et quelque chose
de pourri
comme de la vase
comme le Saint-Maurice
comme les relents du
colonialisme
comme les écorces des millions de pitounes
qui obstruent les pores de la rivière
cachent la vie aquatique
au Soleil
qui fait tout croître
tout monter
l'amour et la mort

Dehors, au matin, Chloë et moi avons pris
la route comme d'autres prennent
un deuxième café
pour l'excitation, le tremblement
pour avancer parmi la brume, l'aurore
et sortir des rêves ou des cauchemars
pour aller sur le terrain
où s'épanouissent les idées claires

Autour de la 155
les arbres
poussent vers le ciel et la terre
des enracinements dans la glèbe
des branches feuillues ou épineuses dans le vent

une posture comme un étirement simultané
entre la transparence des étoiles
et le profond terreux

Dehors, la rivière coule
des canots la remontent
des draveurs la descendent
et le colon blanc, mon ancêtre
qui avance avec sa grande hache et sa gaffe
sur un tronc en plein milieu de la rivière
des idées en l'air
et des promesses
à décevoir plein la tête

À midi, on ralentit
on break, on dîne de café-sandwich
en regardant couler l'eau
en absorbant le soleil sur nos peaux
et on repart
les yeux ouverts, prêt à beaucoup

Roulant sur l'asphalte
on pense aux couples en cavale
aux amants criminels de cinéma
trahis par le monde colonial
par ses lois son patriarcat son suprémacisme son racisme
sa misogynie sa religion sa moralité son histoire
avec une grande Hache
sa haine de l'incontrôlé, du vivant
et on pense à apprendre l'autre
les onze nations premières de notre territoire québec
usurpé

On pense à Holly et Kit¹
à Thelma et Louise²
à Victor Joseph et Thomas Builds-The-Fire³
à Alabama Whitman et Clarence Worley⁴
mes prefs
fuyant un monde trop étroit
un monde où la majesté de leur amour
n'avait que le passage du temps
et la vitesse du moteur
comme échelle pour grimper au ciel
jusqu'aux vagues nuageuses laissées par une explosion
un changement soudain dans l'atmosphère
un goût irrépressible de vivre plus fort

Dehors, les arbres se succèdent
les habitations aussi
on imagine des personnages
à travers des ambiances
qui changent comme les scènes de films de série B
route, drive-in, motel, piscine, station service, bar, halte routière
et l'impossibilité de dormir trop longtemps,
pour n'être pas rattrapé

On roule, le ciel s'assombrit
le soir tombe bleu
la forêt est la destination
poser nos corps dans son refuge
humer les odeurs musquées
là d'où vient notre sang
comme disent les Atikamekws
en évoquant Notcimik
sentir ses veines s'ouvrir plus grand
ses pores respirer plus libre
s'accélérer les battements du coeur

Dehors, on se chauffe l'âme
devant un feu de camp
on apprend la fascination des histoires millénaires
par des voix d'avant
les sons de la nuit crépitent
un bivouac vaut toutes les chambres d'hôtel du monde
c'est la forêt sauvage enchevêtrée
c'est la terre et les champignons qui avalent
ce qui tombe
le grand fourmillement du vivant

La forêt retrouvée

Je savais que j'étais une fille de La Tuque dans mon amour du paysage, dans le plaisir que j'ai l'automne à me mettre les pieds sur un tas de bûches, dans le plaisir que j'ai à prendre le bois pour respirer (comme si on ne respirait pas ailleurs).

Je n'aurais jamais imaginé que j'étais une fille de La Tuque dans mon amour de la littérature. J'étais même bien certaine d'être en littérature parce que je n'étais plus une fille de La Tuque, ne l'avais pas été longtemps.

J'avais eu de la chance que mes parents quittent La Tuque quand j'étais enfant. J'en ai été malheureuse jusqu'à l'adolescence et puis je leur ai été très reconnaissante puisque ça m'avait permis de faire des études.

L'immense roche du deuxième cap de la montagne en face me manquait, mais c'était une chance inouïe d'avoir 15 ans à Longueuil quand on créait enfin les cégeps ; sinon tout était déjà joué à 12 ans puisque je n'avais pas fait le cours classique, le seul qui donnait accès à l'université. À 12 ans ! J'avais dit : non.

Non, je ne veux pas être médecin, ni avocate, ni notaire. Donc pas de cours classique, pas d'université.

Je suis un pur produit de la commission Parent.

Je suis de la deuxième cohorte étudiante du cégep de Maisonneuve, celle des années 1970 à 1972. Ensuite, je deviens une étudiante de première génération, la première de ma famille à faire des études universitaires. Je contribue à faire grimper les statistiques sur la représentation féminine dans les universités. Quand j'en ressors en 1975, le Québec s'apprête à changer radicalement sous la poussée du militantisme féministe, du militantisme nationaliste et de la démocratisation de l'enseignement. L'effectif étudiant a depuis les années 70 beaucoup varié et a connu son apogée en 1993. Quelque 55 000 à la création des cégeps, ils étaient 254,870 en 1993 ; ils sont aujourd'hui, 30 ans plus tard, au-dessus de 226,000 dans les cégeps du Québec. Les chiffres sont à la baisse. En 1993, il n'y avait pas de cégep à La Tuque. Le Centre d'études collégiales est arrivé 10 ans plus tard. À La Tuque, il n'y a pas eu d'essor.

Préparer l'atelier, lire Arthur Buies¹ qui entrevoyait un avenir prospère, un avenir «radieux» pour La Tuque m'a jeté au visage à quel point les

Au point du jour,
remuer les membres endormis
sortir de sous la laine
dans un lac, nager sous l'eau
bouger et sentir chaque parcelle de son corps s'éveiller
étirer ses molécules
redevenir soi, un être parmi d'autres
sous le ciel
flotter sur le dos au repos
le corps entier embrassé par la grande masse liquide
retrouver l'enfance
et la mort jamais loin
qui fait vivre plus fort

Xavier Martel

1. Badland
2. Thelma et Louise
3. Smoke Signals
4. True Romance

inégalités persistent.

Tous et toutes n'ont pas accès aux études supérieures. Aujourd'hui, La Tuque est plutôt pauvre et elle est en queue de peloton pour les taux de diplomation à la fin du secondaire, au cinquième rang avant la fin. Aujourd'hui, si on cherche les chiffres pour La Tuque sur le site du ministère de l'Éducation, on trouve les prévisions d'effectifs étudiants pour 2024 à 2029 spécifiquement pour le Centre d'études collégiales de La Tuque rattaché au cégep de Shawinigan. Le maximum prévu sur le campus est de 40 en 2029. Les inscriptions augmentent ou pas de 1 ou 2 par année². Où sont passés les ados rêveurs comme moi? Au cégep de Shawinigan?

De Trois-Rivières? À Montréal? Combien y en a-t-il aujourd'hui qui sont au cégep parce que leurs parents ont quitté La Tuque?

Préparer l'atelier, lire Arthur Buies m'a fait reprendre le récit intérieur sur ma vie, celui qui se modifie tout le temps qu'on vit, et découvrir à quel point ces paysages de la rivière et de la forêt m'ont formée.

Tout le romantisme de Buies, son lyrisme, c'est mon émerveillement d'enfant qui revient toujours quand je longe le Saint-Maurice. Arthur Buies rend compte du saisissement qui nous prend le long du Saint-Maurice. Enfant, je n'avais pas les mots, mais j'avais l'émerveillement.

Et si, à l'école, j'ai compris quelque chose à de grands mots et de grandes idées comme le sacré, le mystère, le merveilleux, l'effroi, la majesté, le religieux, je me dis aujourd'hui que c'est parce qu'il y avait eu toutes ces falaises sculptées le long du Saint-Maurice et l'impénétrable forêt au bout de la terre de mon oncle Léo.

Quand je faisais la route enfant, c'était l'enchantement du monde qui s'exerçait sur moi.

Préparer l'atelier, lire Arthur Buies m'a ramenée à la forêt. Toute la forêt que nous ne pouvons voir. Tout l'organisme vivant. En forêt, on se laisse happer par les trouées lumineuses, le sol, la canopée, les racines, les bruissements, les odeurs, les chants d'oiseaux, mais la plupart du temps, on ignore le nom des espèces. L'aster à feuilles de linnaire que tout le monde connaît sans en connaître le nom, que tout le monde reconnaît en le voyant comme un archétype de la fleur sauvage est particulièrement abondant en Mauricie, mais l'espèce est menacée³. On se promène en forêt et on la croit éternelle. On sait qu'il y a des animaux et des poissons, on en croise parfois, mais on est bien incapable

d'imaginer qu'en 1965 par exemple il s'est pêché dans tout le Québec 859,928 livres de truite et que 2 771 originaux ont disparu des forêts. L'espace d'une vie humaine, la forêt change à un rythme effarant. C'est angoissant. Mais la vie pousse.

En forêt, on marche et on n'imagine pas non plus la forêt «virtuelle», «graphique», celle planifiée par les aménagistes gouvernementaux ou privés, ni celles dépouillées du passé ou celles disparues du futur ou celles qui seront recrées. On marche.

On ne voit pas les cernes de croissance des arbres, on ne sait rien de la construction du paysage et des environnements du passé.

On ignore tout de la dendrochronologie qui étudie les cernes de croissance des arbres, tout de la paléoécologie qui étudie les écosystèmes des temps reculés et des modes de vie des animaux fossiles, tout de la palynologie qui consiste à reconstituer les environnements du passé.

On ne voit pas les forêts jeunes ou vieilles.

On ne reconnaît pas d'indice de la quatrième épidémie de la Tordeuse des bourgeons d'épinette ou les traces de la troisième.

On ne voit pas les roches à vif après les terribles incendies de 1923 à La Tuque.

La vie pousse.

La forêt, toute la forêt est un champ de connaissances inépuisables.

Préparer l'atelier, cela a voulu dire empiler les forêts les unes sur les autres, craindre l'embâcle, mais surtout retrouver ma forêt, celle à laquelle je suis liée, non pas comme touriste urbaine au chalet, mais celle à l'abri de laquelle je dormais enfant. Celle qui veille.

Ma forêt retrouvée, comme la littérature, me parle du mystère du monde.

La montagne est une présence.

Sans elle, je suis plus seule.

Danielle Laplante

1. Buies, Arthur, *Le chemin de fer du Lac Saint-Jean: ses origines, ses développements passés et futurs son importance capitale, son action sur les progrès et l'avenir de la province du Québec*, Léger Brousseau, Imprimeur-Éditeur, 1895, 125 p.

2. Pour 2025, par exemple, on prévoit au secteur technique neuf étudiants dont cinq en première année, quatre en deuxième et zéro en troisième année.

3. Sur les trente-trois sites où elle a été recensée, quatre n'ont pas été revus depuis vingt-cinq ans et trois sites ont disparu.

La Maurice pleure

Tapiskwan Sipi t'apprend à coudre tes fêlures
le moulin à scie t'a déchiqueté le cœur

tes copeaux dispersés sur la Maurice
tu rejaillis en cascade dans la baie
portée par une Atlantide boréale insoumise sous les eaux



le faux-tremble raconte
ses frères billots
sapins à sciote
épinettes à glissoire

leurs râles crochetés par
les draveurs

leur espoir trahi par
les hurlots des rives

le souvenir à vif
les feuilles en berne
encore aujourd'hui
la Maurice pleure

Caroline Barber

notre histoire est une feuille de papier

notre histoire est une feuille de papier. elle n'est plus blanche depuis longtemps. mais est-ce que quelqu'un avait l'intention qu'on lise ce qu'on y a griffonné? est-ce que quelqu'un voulait qu'on se rappelle? qu'on essaie de comprendre?

*

la Mauricie, c'est venu par à-coups. la première fois, ça devait être en 1994, j'avais 15 ans. la mère de mon chum avait déménagé à Shawi : le drame. il avait pas eu le choix de suivre. on s'était écrit un petit peu, mais lui, c'était un chanteur de pomme, pas un écrivain. je m'ennuyais de sa voix qui rocaillait comme la douce gravelle de Bob Dylan. on est partis un beau jour sur le pouce, mes deux amis de gars pis moi. on avait du mush plein le pack-sac. ça marchait pas trop fort, au début. on s'est fait débarquer quelque part le long de la 40, pis on est restés stallés là. mes amis se sont cachés dans le fossé, pis je me suis pointée sur le bord de la route toute seule. une vanette s'est arrêtée, et mes amis sont sortis d'un bond. Kevin Parent a dit : c'est pas *fair* ça, avec son accent *marvelous*, mais il nous a laissés monter pareil. on l'a pas reconnu tu-suite, mais y'avait une enveloppe qui traînait par terre, en arrière de son camion. on s'est lancés des regards d'ados, impressionnés à peine trois secondes et quart.

*

l'atelier, c'était septembre, il faisait doux. le rendez-vous était au confluent du Saint-Maurice et du fleuve, à Trois-Rivières. en arrivant, Xav et moi, on a eu de la difficulté à trouver la place. c'est une drôle de route en lacets en bordure de l'eau dans un quartier récent, en développement. on apprendra plus tard que c'est un ancien site industriel que la ville revalorise. dire qu'on avait installé des usines ici : à droite, le fleuve, majestueux à cette hauteur, très large, et à gauche, la rivière Saint-Maurice, elle aussi majestueuse. dans l'air ce matin-là, une odeur prégnante : on voit de l'autre côté du Saint-Maurice les veloutes de l'usine de papier. imaginez quand il y en avait sept, en 1956. **imaginez l'odeur.** ça ne devait laisser aucun doute sur ce qui se tramait dans la ville.

*

le 2 février 2023, j'ai dépassé Shawi pour la première fois sur la rive sud du Saint-Maurice. on en parle comme d'un fleuve, au masculin, mais c'est juste parce qu'elle en a l'allure. en fait, c'est une des plus longues rivières du Québec, avec l'Outaouais qui défonce tous les records avec ses 1271 km et les autres, la rivière Rupert, la rivière aux Outardes, la Grande rivière à la baleine... elle prend sa source dans les bassins versants de la Baie d'Hudson, à 200 km à l'ouest du Lac-Saint-Jean, et près de Trois-Rivières, elle construit un delta formé de trois îles à l'embouchure du Saint-Laurent, d'où le nom de la ville. Les Attikameks l'appellent : Tapiskwan Sipi, *tapiskwan* signifiant le fil qu'on passe dans le chas d'une aiguille, en référence à tous les affluents qui la rejoignent le long de sa course.

ce jour-là, je la longe assise à l'arrière d'un pick-up. elle est couverte de neige et parsemée de petites cabanes de pêche colorées. je vais voir un petit chalet sur les bords d'un lac qu'on appelle « le lac Vincent » avec une amie et son chéri.

on est tombées amoureuses, mon amie pis moi.

on l'a appelé Mauricienne.

*

à l'école, quand j'étais jeune, on voyait souvent des boîtes de papier Rolland : blanches, avec des stries vertes, le nom écrit en lettres cursives, noires. personne savait que ça avait rapport avec ma famille, du moins je pense. même moi, c'est longtemps resté flou dans ma tête. mon grand-père nous a jamais fait visiter ses usines dans les Laurentides. il m'a appris à pêcher à la mouche, à vider des poissons, on a regardé des matchs de boxe ensemble, mais le papier, il nous en parlait jamais.

*

y'a ça maintenant, dans ma vie : la 40, et ses kilomètres, toujours les mêmes, presque à toutes les semaines. des fois, le rêve part tout seul, quand le ciel est changeant ou que la vie folle inspire, mais des fois, faut mettre quelque chose dans les speakers pour que ça se soulève. récemment, je suis tombée sur un balado de Radio-Can qui parle du **Trois-Rivières des années 60.** paraît qu'il y avait sept bordels pour satisfaire les besoins des monsieurs qui passaient par-là : marins,

businessman, gars de bois, industriels. à l'époque, le maire Drapeau avait fait le ménage à Montréal, les lois de la prohibition existaient déjà, mais à Trois-Rivières, elles s'appliquaient pas encore. en échange d'un brun de temps en temps, les propriétaires des bordels, qui étaient aussi les propriétaires des usines, pouvaient offrir des verres **aux policiers qui venaient racoler, pareil comme les autres.**

quelque chose de far-west et de violent : Trois-Rivières sentait le fumet des usines et grouillait de vices et de tractations.

*

le 2e soir de l'atelier, c'était veillée de contes sur le campement, pas très loin de La Tuque. quelques personnes sont parties chercher je-sais-plus-quoi à la maison au bout du chemin : de la bière, des cigarettes, du fort? je sais plus, mais ils ont raté le punch : Julien a commencé à conter. après trois secondes et quart, il nous tenait par le collet et nous transportait dans son récit qu'il semblait avoir raconté des milliers de fois. et pourtant, c'était son premier conte, apparemment. **comme s'il s'était révélé à la lueur du feu : un littéraire-comptable qui est aussi showman.**

il y a tout ce qu'on sait pas des autres, encore plus, de nous-mêmes.

*

en arrière de Mauricienne, c'est une érablière. je me suis dit ça l'autre jour, après une soirée bien arrosée qui s'est terminée par une discussion sur ChatGPT : quand un ordi réussira mieux que moi à faire mon métier, j'pourrais devenir acéricultrice, faire du sirop. Dalie m'a dit qu'elle avait un personnage à me présenter, pour me montrer les rudiments. mon voisin Michel m'a expliqué les trois générations de Bellemare qui vivent sur la route à côté, qui s'occupent de l'érablière.

je me demande si on parle plus facilement de sirop que de papier, dans les familles où l'histoire coule dans la sève.

*

quand Yannick nous a demandé, jour deux de l'atelier, au petit matin, de nous attarder dans le bois vingt minutes sans parler, sans bouger, juste pour **ressentir la forêt**, j'ai pas su exactement comment faire. il y avait beaucoup de moustiques. une buse criait au-dessus de

nous. la mousse était humide et molle. je me suis étendue. ça m'a fait penser aux siestes à la garderie ou au shavasana quand je suis trop énervée pour penser à rien : **fake it till you make it. ça a un peu fonctionné.**

*

en 2021, on a fait un petit tour du Québec, dans mon minibus-campeur, pis on a terminé la ronne de lait au Lac-Saint-Jean. en s'en retournant vers Montréal, on a pris la 155, on s'est arrêté manger dans un diner sur la rue principale de La Tuque. j'ai été époustouflée par le Saint-Maurice, cette beauté-là dont personne parle, au Québec. le fjord, le fleuve, le Charlevoix, ok. mais le Saint-Maurice? la 155? c'est une des plus belles routes, selon moi. **pourquoi la Mauricie est pas devenue une région chouchou?** c'est peut-être comme l'Abitibi, le Témiscamingue, la Chaudière-Appalaches : des régions où on mine, où on coupe, où on transforme, mais c'est pas là qu'on fait des cocktails en gougounes ou qu'on joue au golf.

ça sentait trop fort l'usine. pis c'était trop proche des bordels.

*

la vérité, je pense, c'est que personne a avantage à ce qu'on se souviene. j'écoutais une série l'autre jour, et entre les épisodes, c'était toujours les mêmes pubs, dont une qui parlait d'un nouveau poste de télé : vrai.ca. c'est émouvant, ce qui est « vrai », il parait. dans une autre pub, une fille arrivait dans une pièce, trouvait ça plus petit qu'elle pensait et se disait que la réalité, c'est pas toujours comme on pense : « comme par exemple, la vapoteuse, vous pensez que c'est pas nuisible pour la santé? » faux. vrai. une ex m'a déjà dit, quand on s'est quittées : mais c'était réel, notre amour, c'était tout naturel. réel. fabulé. comme si les deux catégories pouvaient facilement se distinguer. ou du moins, qu'on avait envie de le faire. dans le journal ce matin, une mamie raconte s'être fait rouler de 9542 piasses par un faux inspecteur de la SQ. **en général, par les temps qui courent, on a l'impression de se faire fourrer, je pense que c'est assez clair. mais ce qui est curieux, c'est qu'on espère encore obtenir LA vérité. comme s'il en existait une. et une seule.**

*

au parc de la Mauricie, que je découvre depuis que j'ai Mauricienne, y'a une petite expo sur la « dédrave » : le nettoyage des fonds de lacs et de rivières des décombres occasionnés par la drave qui s'est pratiquée ici pendant plus de 100 ans. c'est un fascinant exercice de rattrapage, qui est surtout pratiqué dans le parc, je pense, parc qui est lui-même issu du « déclubbage » : le démantèlement des clubs de chasse et pêche et la redistribution du territoire en zecs, en pourvoiries, en parcs, où il faut encore payer pour entrer, mais « moins ».

des fois, j'ai l'impression qu'on se donne bonne conscience. mais maintenant que je suis voisine, j'adore le parc. je suis fan. pour vrai.

*

quand la dramaturge Véronique Basile-Hébert est venue nous parler, durant l'atelier, elle a dit que le rapport au dehors des Autochtones se caractérisait par leur capacité à vivre le moment présent. ça m'a fait mal quelque part. j'ai souffert pour ce don-là : vivre intimement la forêt, au quotidien, alors que tout le monde autour se déchaîne pour la détruire, la transformer, pour faire du gros cash, pour jouer au golf, fréquenter des bordels, répandre le fumet de l'industrie...

est-ce qu'on vivrait mieux le moment présent si on arrivait à parler du passé plutôt qu'à toujours vouloir prospecter l'avenir?

Chloë Rolland



Notcimik

Marche Notcimik
Là où l'horizon ne s'écoule plus
Tends l'oreille

À chaque foulée
Entre deux points d'orgue
Les corps oscillent

Le tumulte de cailloux
Module le pas
Et roule musique

Dans un glissement
Les voix humides
Portent le souffle

De chants silencieux
Aux violences sourdes
Usées du ciel trop bleu

Précédés, excédés
Les mousses et humus
Forment alliances

Les verts indomptables
Et rumeurs grises
Libèrent le plasma

Aux troncs, aux racines
Les mémoires s'entremêlent
Côté le courant

Le sol remue
Sa coupe saturée
Pulse Notcimik

Suzanne Landry



Géopoétique de l'embâcle¹

Premier jam

Pour ceux et celles qui y étaient, un après-midi splendide au bord du lac Témiscamingue, je reprends le témoin de Dalie Giroux, qui elle-même s'inspirait de Robert Smithson, qui disait, au contraire de Pascal, que le centre est partout et la périphérie nulle part².

C'était au Fort-Témiscamingue, une reconstruction d'un poste de traite gérée par Parcs Canada, lieu aussi appelé Obadjiwan. La causerie, du moins telle qu'elle était présentée dans le programme, portait le beau titre de *Tous les chemins mènent à Obadjiwan*, et Dalie y faisait de ce haut-lieu symbolique, situé sur les rives du grand lac Témiscamingue, c'est-à-dire en territoire non cédé anichinabé, le centre d'un monde perdu, carrefour de plusieurs grandes voies de transport du continent.

Or, il se trouve que par une sorte de hasard qui n'en est pas un, il existe un autre Obedjiwan, celui-là atikamekw, aussi appelé Opitciwan, et, pire encore, pour qu'on soit tous bien mêlés, un troisième Obedjiwan, qu'on pourrait dire fantôme, dans la mesure où ce centre du monde-là est littéralement au fond de l'eau. Obadjiwan et Obedjiwan signifient respectivement, en anishinabemowin et en atikamekw, « au détroit des eaux ». Cette coïncidence toponymique n'est pas si curieuse quand on considère que les peuples atikamekw et anichinabé partagent des territoires adjacents ; encore moins quand on observe que les deux lieux présentent des similarités assez nombreuses. Ils sont tous deux à la source des principales routes fluviales qui

1. Ce texte est une version réécrite d'une communication prononcée lors de l'atelier. J'ai voulu conserver le plus possible l'esprit de celle-ci, son caractère oral et in situ, même si, dans les faits, de nombreux ajouts ont été faits a posteriori. Je tiens aussi à remercier Rachel Bouvet, qui m'a accompagné tout au long de la réécriture de ce texte, et dont la voix, à certains moments, se mêle à la mienne. De même, Danielle Laplante a fourni une bonne partie du matériau mémoriel, à la fois point de départ et d'aboutissement de cette réflexion, de même que des précisions factuelles innombrables et des propositions avisées.

2. Le texte remanié de cette communication est disponible dans le carnet de navigation no. 22 de La Traversée – Atelier de géopoétique : Dalie Giroux et Chloë Rolland, dir., *Témiscamingue*, Montréal, (impr)éditions Fantômes/La Traversée, 2023, p. 72-91.

mènent au chemin qui marche par le sud, sud-est pour Obadjiwan, sud-est d'abord puis plein sud pour Opitciwan. Alors que le premier lieu, qui fait surtout l'objet d'une reconstitution historique très euro-canadienne, borde les rives du lac Témiscamingue, un lac aux profondeurs insondables, l'autre est une réserve qui borde les profondeurs tout aussi insondables et hantées du réservoir Gouin, un, disons-le avec une touche d'ironie, de nos chefs d'œuvre nationaux.

Ici, il faut sans doute replacer certains éléments pour que tout le monde ait une vue d'ensemble avant de plonger à la recherche du Obedjiwan perdu.

Nous venons tout juste de remonter le Saint-Maurice à partir du lieu-dit Metaperotin, aussi nommé Trois-Rivières, qui traduit « la décharge des vents », fleuve-rivière qu'on a fini par surnommer la « rivière jaune » en raison de la couleur que lui donnait la pulpe des billots qui la descendaient par milliers et dont le nom atikamekw est Tapiskwan sipi, c'est-à-dire « la rivière qui coule ».

D'ici, si on continuait de remonter la rivière bondissante, si on sautait par-dessus le barrage qui se trouve devant nous et par-dessus un chapelet d'autres, si on bifurquait vers l'ouest après la fourche de la rivière Trenche, toujours suivant la rivière-fleuve, si on en suivait les méandres et les rapides, les embâcles et les débâcles, au bout de notre route, on arriverait à Obedjiwan-Opitciwan et au réservoir Gouin.

Pour bien comprendre l'histoire du lieu qui se trouve devant nous, il faut partir de là, c'est-à-dire de la source, et revenir progressivement à ce lieu de rencontre qu'est La Tuque.

Fait à noter, le barrage du réservoir Gouin, principal ouvrage de retenue des eaux du réservoir, n'est pas vraiment – en tout cas pas seulement – un barrage hydroélectrique. Il n'est en effet pas conçu pour produire de l'électricité, mais pour en *faciliter* la production, de même que le flottage du bois en aval. Le réservoir sert ainsi à réguler les fluctuations de débit de la rivière, qui varie énormément avant sa construction et rend difficile la gestion de son exploitation à des fins économiques. En 1913, avant le réservoir, ce débit passe de 170m³ en été à près de 5000m³ au printemps. Après sa construction, il se stabilise grandement : la

rivière Saint-Maurice, même si elle conserve son aura de fleuve, n'est plus qu'un pâle reflet d'elle-même.

Ne nous méprenons pas : le barrage Gouin n'est pas un petit projet ou un projet secondaire. Il est, à l'époque, le plus gros projet de ce genre du monde. Sa construction est confiée à la Commission des eaux courantes du Québec, dont c'est le premier chantier majeur, et débute en pleine Première Guerre mondiale. La Commission des eaux courantes, méconnue, est pourtant un des principaux acteurs de ce « maître chez nous³ » qui se met en place un peu partout durant la seconde moitié du 20^e siècle et dont nous sommes les héritiers, bien que des héritiers aux héritages aussi fluctuants que le débit de la rivière initiale : prise en charge des ressources hydrauliques du Moyen-Nord par l'État québécois naissant dans l'idée de moderniser le pays et de s'assurer le contrôle de ses ressources.

Il y a des choses qui ne s'inventent pas : sur le site d'Hydro-Québec, le barrage Gouin est baptisé « gardien du Saint-Maurice ». L'image pastorale est saisissante sitôt qu'on en constate les implications symboliques, qu'on la prend le moins au sérieux : du haut de l'amont, au point d'origine de la rivière, un immense barrage surveille ses ouailles comme un bon gardien de troupeau, distribuant le courant pour mieux en contrôler le potentiel. Chef-d'œuvre d'ingénierie, le réservoir Gouin est un réservoir maître, un réservoir tutelle, qui permet de distribuer les eaux dans des quantités prévisibles et régulées, assurant une production continue et optimale dans les centrales, un débit d'eau ni trop élevé, ni trop bas, pour éclairer les paroisses et flotter le bois jusqu'aux papeteries florissantes des Trois-Rivières, dont on vendra le papier jusqu'à New-York. C'est d'ailleurs le succès de ce harnachement qui fait de la Mauricie une des régions, si ce n'est la région, emblématiques de l'histoire forestière du Québec.

Tout en bas de la section sur le Saint-Maurice du site web, qui multiplie cartes et graphiques pour nous expliquer l'ingéniosité de l'ensemble, Hydro-Québec nous éclaire ainsi de ses lumières :

Il n'y a pas que les centrales hydroélectriques d'Hydro-Québec

3. Voir Dalie Giroux, *L'œil du maître*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2020.

qui utilisent la rivière Saint-Maurice. Les communautés autochtones, les résidents, les municipalités, les touristes et les pourvoiries se partagent la rivière tout au long de l'année. Ainsi, la gestion intégrée avec tous les utilisateurs et les autorités revêt une grande importance⁴.

Et, pour appuyer cette belle constatation, un lien URL mène au « plan de gestion intégré » en question, c'est-à-dire... à une page d'erreur 404.

Ironie à part, laissons-nous maintenant emporter par un autre glissement sémantique qui nous fait passer de l'embâcle, un terme technique qui définit l'accumulation de troncs dans le goulot d'étranglement d'une rivière, et qui était précisément ce que le métier de draveur devait empêcher, à celui de barrage.

Le glissement est extrêmement mince, quand on y pense un peu. Déjà, un embâcle est aussi un barrage, bien que d'une autre nature. Un des symboles par excellence de ce grand pays qui touche trois océans et qu'on appelle Canada est d'ailleurs le castor, animal dont une des principales caractéristiques anthropomorphiques est d'être un travailleur inépuisable en même temps qu'un ingénieur de barrages⁵.

4. Voir le site d'Hydro-Québec dédié au Saint-Maurice et au réservoir Gouin, tout en graphiques et en illustrations. Une exposition a d'ailleurs été organisée à l'occasion du centenaire de la création du réservoir pour faire connaître « l'histoire » de ce dernier : <https://www.hydroquebec.com/barrage-gouin/#:~:text=Le%20barrage%20Gouin&text=Le%20lit%20de%20la%20rivi%C3%A8re,un%20d%C3%A9nivel%C3%A9%20de%20400%20m%C3%A8tres>. La fin de la drave sur le Saint-Maurice a d'ailleurs été forcée par une lutte acharnée des autres usagers potentiels de la rivière, petits propriétaires de chalet et de bateaux, villégiateurs, écologistes, qui se sont alliés pour revendiquer un accès à l'eau.

5. À la défense du castor, le philosophe Baptiste Morizot rappelait lors d'une conférence à Montréal en décembre 2023 que le castor a transformé l'hydroécologie des rivières d'Amérique du Nord en terraformant les milieux pendant plusieurs millions d'années, en créant des habitats pour une multitude d'espèces animales et végétales. Des chercheurs comme Chris Jordan et Emily Fairfax, qui œuvrent à la restauration des cours d'eau, s'inspirent du castor pour mettre au point des mesures visant l'adaptation aux changements climatiques. Car les « barrages » des castors sont en fait de véritables ouvrages qui ralentissent l'eau au lieu de la bloquer, des dispositifs offrant des chemins à l'eau qui s'infiltreront comme elle le ferait à travers une chevelure, grâce au tramage et au tissage de branches et de troncs. Des dispositifs dans lesquels le courant passe encore, mais à un rythme très lent, ce qui permet à certaines plantes de croître et de retenir la terre, autrement dit de générer un tampon pour les crues. (« Manières

Mieux : l'alliance papéto-électrique, dont le continuum embâcle-barrage est le nœud, est très tôt avérée à même les barrages hydroélectriques, où on installe, dès le début du 20^e siècle, c'est-à-dire bien avant les escaliers à saumons, des glissoires pour éviter d'endommager les billots dans les chutes et les rapides.

S'il y a ici coïncidence des intérêts entre industrie forestière et génie électrique dans l'histoire de la prise en main du territoire par l'État, le barrage Gouin est donc lui aussi un symbole, qui plus est, un symbole à deux visages : celui de la conquête du territoire et des moyens de production par les francophones, de leur accession à ce que Dalie Giroux appelle la position de maître⁶ – le « Maître chez nous », célèbre slogan du parti libéral de Jean Lesage en 1962–, symbole, donc, de la revanche espérée par les Francos soumis au règne anglo-canadien après la Conquête, mais aussi celui de la dépossession des Atikamekws, de l'évacuation, dans le discours québécois naissant, de la question de leur souveraineté sur un territoire qu'ils habitent depuis des millénaires.

Mais revenons-en à Objedjiwan-Opitctiwan, car c'est en fait la construction du barrage qui nécessite d'envoyer ce centre du monde, lieu-dit Obedjiwan, sous l'eau.

Voici ce que Hubert Samson, auteur de l'article « Les Atikamekws, le peuple inondé », nous dit à propos du réservoir Gouin :

La construction du réservoir nécessite toutefois l'inondation du territoire ancestral de la bande amérindienne de Kikendatch-Obedjiwan, qui doit relocaliser le village d'Obedjiwan. En effet, le territoire occupé par les Atikamekw se situe à la tête des eaux du bassin de la rivière Saint-Maurice et le réseau hydrographique tient une place centrale dans leur mode de vie, tant pour les déplacements que pour l'alimentation; ils y mènent des activités traditionnelles de chasse, de pêche et de trappage dont ils tirent leur subsistance. Les cours d'eau servent également à délimiter les territoires de chasse familiaux. Au XIX^e

d'être vivant", conférence au Coeur des sciences de l'UQAM, Montréal, le 7 décembre 2023).

6. Voir Dalie Giroux, *L'œil du maître*, op. cit.

siècle, les sites de Coucoucache, de Manouane, Weymontachie, Kikendatch et Obedjiwan forment le cœur du territoire de chasse des Atikamekw⁷.

Ce n'est donc pas seulement le déplacement du lieu-dit Obedjiwan qui suscite un bouleversement catastrophique du monde atikamekw. Le missionnaire Joseph-Étienne Guinard, témoin privilégié du « chantier », décrit ainsi le spectacle de désolation qui sévit au réservoir Gouin:

D'immenses terrains boisés furent inondés. [...] Durant les quelques années qui suivirent l'inondation, les rives du lac restèrent inabordables, troncs d'arbres et racines flottantes interdisant tout accès. [...] Pendant longtemps, l'eau fut de mauvaise qualité en raison de toute cette pourriture. Une mousse verte flottait à la surface, des millions d'animalcules l'infestaient. Les Indiens notèrent que les poissons ne pondaient plus leurs œufs, faute de trouver des endroits propices pour le faire. Évidemment, le lac artificiel fit mourir des milliers d'animaux sauvages.⁸

Ce n'est que 40 ans plus tard que les membres des communautés recevront l'avis de faire bouillir l'eau de la rivière, contaminée au mercure. Le poisson qui leur avait donné leur nom lui aussi en avait plein l'estomac et le sang.

Prenons ici un dernier méandre pour rendre plus explicite le rapport entre cette inondation du territoire, la forêt et la foresterie qui s'y est développée, et l'embâcle. Il y a ce petit film de Simon Plouffe, qui porte le titre de *Forêts*, un court métrage d'une quinzaine de minutes qu'on peut qualifier d'immersif au plein sens du terme. En effet, il se trouve que le film a été tourné sous l'eau. On y voit peu de choses, évidemment. En fait, au début, il fait noir comme dans le cul d'un ours. Mais éventuellement, des formes émergent : éclairées par une lumière rougeâtre, des branches recouvertes d'une pellicule de ce qui ressemble à de la cendre, mais est en fait le limon qui se dépose progressivement au

7. Hubert Samson, « Le peuple inondé : les Atikamekw de la haute Mauricie », *Le nouveau Madelinois*, n°3, printemps 2011, p. 15.

8. Joseph-Étienne Guinard, *Mémoires d'un simple missionnaire*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1980, p. 161.

fond d'un lac artificiel. Une narration en innu-aimun accompagne ces images pré ou postapocalyptiques, racontant l'inondation du territoire innu par la construction de barrages, et la forêt qu'on contemple, vous l'aurez compris, est en train de se désagréger lentement sous l'eau. Fait curieux : de la manière dont l'œuvre est filmée, on a l'impression que le paysage qu'on contemple pourrait tout aussi bien être celui du monde des feux de forêt que celui des inondations planifiées, comme si, au fond, inondations et feux étaient les deux faces d'une même pièce, les deux faces du même *looney*⁹.

Deuxième jam

Nous voici donc, au bout d'un parcours qui nous a permis de remonter le fil de l'histoire forestière du Québec, après avoir suivi l'entrelacs tissé entre la mémoire collective et personnelle, en plein centre-ville de la Tuque, un de ces « coins jetés dans le Nord¹⁰ », ville-ressource dont la raison d'être initiale se résume à un seul mantra : développer, c'est-à-dire extraire. Devant nous se trouve le barrage de La Tuque, et sous la plateforme sur laquelle nous nous tenons perchés subsistent des résidus de turbines et de rivière, alors qu'au-dessus, à notre droite, ce qu'il reste d'un petit mont nous présente son visage défait.

En remontant Tapiskwan Sipi, nous nous sommes retrouvés à faire le même chemin que celui du front pionnier *et* du peuple atikamekw, dont le centre gravitationnel s'est déplacé progressivement vers le nord au fur et à mesure que les colons avançaient et qu'avec eux disparaissait la forêt à laquelle il avait cousu son existence.

L'expression « centre gravitationnel » est utilisée ici à dessein. En fait, c'est la société d'histoire atikamekw qui en fait usage dans un article sur Tapiskwan Sipi. Ainsi résume-t-elle deux siècles d'histoire :

9. Au moment où cette communication a eu lieu, la province venait d'ailleurs d'essuyer une des plus grosses séries de feux de forêts de son histoire connue, entraînant l'évacuation des communautés autochtones autant qu'autochtones.

10. Pour reprendre la formule d'Alexandre Castonguay et Nicolas Lauzon, dont la pièce est aussi un poème fleuve, réunissant deux voix, l'une dramaturgique et l'autre poétique, pour nommer le mal des régions-ressources, symbolisé, dans l'œuvre, par le cœur d'un orignal : *Un coin jeté dans le Nord*, Montréal, Atelier 10, 2022.

La rencontre de nos histoires » s'est opérée dans le contexte turbulent des XVI^e et XVII^e siècle, marqués par des rivalités et des affrontements entre autochtones, qui avaient alors fait de la vallée du Saint-Laurent un no-man's land. Au fur et à mesure de la pénétration européenne, Capetciwotakanik (La Tuque) est devenu notre centre de gravité pendant les deux siècles suivants.¹¹

Les auteurs précisent que le mot *atikamekw* est en fait le nom d'un poisson blanc, le corégone, qu'ils pêchaient beaucoup. Celui que les ainsi-nommés utilisaient pour se nommer eux-mêmes était plutôt nehirowisiw, « être autochtone ». Or, le nehirowisiw est un concept qui désigne une sorte de fusion, ou de couture, avec la rivière et la forêt qui la borde.

Dans la langue atikamekw, le terme « Capetciwotakanik », qui désigne le secteur de La Tuque, signifie « le courant qui passe à travers ». Il renvoie aux impressionnants rapides qui se trouvaient dans le chemin des canoteurs remontant la rivière et qui semblaient passer à travers la montagne, tant ils étaient puissants.

À l'époque, si on était en canot et qu'on montait vers le nord, la rumeur veut qu'on ait eu le sentiment que la montagne bloquait le chemin. Arthur Buies parlait d'eaux « écumeuses, bondissantes¹² ». Il y avait d'ailleurs sur la rive est un portage d'une lieue avec de fortes côtes à monter nommé « Ushabatshuan », qui veut dire « le courant trop fort pour le sauter ». La dénomination de La Tuque est quant à elle attestée dès 1806. Elle vient de cette montagne au-dessus de la ville, qui avait la forme d'une tuque avec un pompon, et qui a été dynamitée pour la construction du barrage.

Comme en miroir à l'ampleur de ce courant, le barrage de La Tuque est un des plus hauts et des plus puissants érigés sur le Saint-Maurice. L'usine de La Tuque, la Brown, avait besoin d'électricité

11. Société d'histoire atikamekw (Nehirowisiw Kitci Atisokan), « Tapiskwan sipi (la rivière Saint-Maurice) », *Recherches amérindiennes au Québec*, Vol. 44, n° 1, 2014, p. 85.

12. Arthur Buies, *Le chemin de fer du lac Saint-Jean : ses origines, ses développements passés et futurs, son importance capitale, son action sur les progrès et l'avenir de la province de Québec*, Québec, Léger-Brousseau, 1895.

et d'eau pour bien blanchir le papier. La famille Brown avait acheté les chutes et s'était associée avec la Shawinigan Water and Power Cie (la SWPC) pour asseoir le barrage sur les chutes. Dans les années 30, les critiques contre le monopole des papetières et l'inefficacité du système privé s'étaient déjà multipliées. Une commission d'enquête avait été créée en 1938, deux ans avant la mise en marche de la centrale de La Tuque. Adélard Godbout, Premier ministre du Québec, avait même dit que ces compagnies constituaient une « dictature crapuleuse et vicieuse ». Il avait légiféré en 1943 et procédé à la première nationalisation de l'électricité, éclipsée par celle que tout le monde a en tête, la seule à laquelle on pense quand on parle de nationalisation, celle de René Lévesque.

Si on en croit René Hardy, une sommité dans le domaine, l'histoire forestière de la vallée du St-Maurice est surtout une histoire de crise d'offres : une sorte d'emballlement, de frénésie de coupe, qui coupe trop de bois et fait chuter les prix sitôt que la demande fléchit.¹³ Ainsi, le principe du « plus on est capable » semble régner en maître sur le développement de tout ce qui se trouve au Nord de la vallée du Saint-Laurent.

On retrouve cette démesure dans la pensée de Buies, célèbre agent de colonisation, personnage emblématique des Belles Histoires des pays d'en haut, dont les récits de voyage, tout en poésie, oscillent entre ode à la nature et pitch de vente. On y lit une sorte de foi aveugle dans le potentiel d'enrichissement de la région, qui semble aujourd'hui un peu décalée, quand on constate qu'en fait, La Tuque est une ville économiquement pauvre, une ville de travailleurs qui se sont acharnés pour survivre dans une nature « âpre et rugueuse » (je reprends les termes de Buies). La Société historique de la Tuque et du Haut Saint-Maurice, qui décrit la région en ces termes, reprend pourtant le même filon un siècle plus tard : « Tel que nous le connaissons aujourd'hui, l'espace mauricien nous apparaît comme un territoire imposant. [...] Il constitue avec tous ses tributaires une richesse forestière et hydraulique de très grande valeur.¹⁴ »

13. René Hardy, *Forêt et société en Mauricie*, Québec, Septentrion, 2011 [1984].

14. Société historique de la Tuque et du Haut Saint-Maurice, *La Tuque : un siècle d'histoire, 1911-2011*, 2010.

Il y a ici quelque chose d'aussi latent qu'incontournable, comme si on ne pouvait décrire l'espace sans s'empêcher de le vendre, de rappeler qu'on peut y brasser des affaires et que tout ce qu'on y voit a une valeur monétaire au-delà (plutôt : au-dessus) de sa valeur intrinsèque. Mais plus encore, ce qui est fondamental ici, c'est le décalage entre la représentation du territoire et sa réalité.

Ainsi, dans cet emballlement qui a lancé des milliers de nos ancêtres sur le chemin des grands chantiers nationaux, chantiers qui hantent notre imaginaire de la forêt, comme le montre le répertoire de récits et de chansons de bûcherons et de draveurs, se trouve un deuxième *jam*. Dans ce rapport ambivalent que nous avons avec ces ancêtres qui ont scié, sué, dravé, gelé, enduré les mouches, les conditions dans les chantiers, qui revenaient à temps pour semer et qui, quand ils avaient le temps, défrichaient pour continuer à construire.

Personne n'incarne peut-être mieux cette figure mythique, à mi-chemin entre nostalgie d'une gloire passée et conscience aiguë de son aliénation, prise entre un amour pour le territoire et un travail qui consiste à le détruire, que le personnage de *Menaud* du roman de Félix-Antoine Savard, un texte sur lequel on peut aujourd'hui jeter un tout autre regard et dont on ressort avec un certain malaise, mais aussi une certaine lucidité :

Au pied de la chute, le bois était immobile. Bloqué là, il s'était entrelacé, hérissé, arc-bouté aux parois de la cuve. / Et l'eau se précipitait là-dessus avec des cris de bête sauvage, car la Noire était folle, ivre de tous les torrents que lui déversaient les montagnes d'alentour et tout le ciel. / Menaud regarda longtemps toute cette masse inextricable. / Lui et ses hommes descendirent ensuite dans le trou de l'embâcle. / Sous les embruns qui giclaient, agriffés aux dedans de la paroi rocheuse, tous, ils allongeaient les gaffes à têtes pesantes, s'épuisaient à harponner, bavaient des injures aux billots tenaces. (...) Puis, il envoya dire de lâcher l'écluse du lac Noir. / On entendit d'abord un grondement qui dévorait tous les autres; et, bientôt, apparurent les têtes bondissantes de l'eau, pareilles aux vagues des équinoxes lorsque le vent les fouette et qu'elles embouchent les fleuves en hurlant. / Durant une heure, dans la coupe noire, tout trembla. Et si fort que, depuis l'éboulis dans la vallée des Érables,

le pays d'alentour n'avait rien entendu de pareil. / Mais rien ne cédait encore. / De sa gaffe, Menaud indiquait, à travers le brouillard, la clef de l'embâcle. / Alors, il ne resta plus qu'un moyen : la longue perche et les cartouches de dynamite qu'il y avait attachées.¹⁵

Menaud est cet être hybride, à cheval entre deux mondes, refusant de quitter l'ancien pour le nouveau, épris jusqu'à en devenir fou de ce territoire dont il participe pourtant à la destruction. L'intimité de Menaud avec la forêt qu'il fréquente est non seulement réelle, mais incarnée jusque dans sa chair. Seulement, cette intimité repose sur la perpétuation de la tradition coloniale d'appropriation-défrichage-culture (d'où la répétition en boucle du délire de Maria Chapdelaine, qui mène Menaud lui-même à la folie) ; dans cette histoire, le territoire est peut-être exalté, il l'est comme une force à conquérir, comme un legs guerrier qu'on doit préserver en le répétant, en ménageant l'ennemi pour qu'il puisse continuer à combattre et qu'on puisse continuer à le vaincre.

Deuxième *jam* de l'embâcle : notre incapacité à voir la forêt autrement que comme une ressource, de n'y voir que ce qu'on peut y produire ou en extraire : électricité, bois, et aujourd'hui tourisme, villégiature, ou encore produits forestiers non ligneux.

Un autre élément-clé réside aussi dans notre incapacité à accepter la part enchevêtrée de nos destins. Tout comme nous avons beaucoup de misère à considérer que nos ancêtres draveurs, *raftmans*, bûcherons, aient pu être à la fois ces géants droits et travailleurs et ces petits *jobeux* avides et mesquins, détruisant tout sur leur passage, il y a un piège qui consiste à voir des bons et des méchants, des victimes et des bourreaux.

La société d'histoire atikamekw nous apprend ainsi que nombre d'Atikamekws ont été travailleurs de chantiers forestiers, bûcherons, draveurs, *sweepers*, *raftmans*. Qu'ils ont dû composer avec les injonctions de leur époque, et que toutes ces « petites mains du territoire¹⁶ »

15. Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître draveur*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, coll. « Littérature BQ », 1991 [1937], p. 65-66.

16. L'expression est d'Alexandre Castonguay et Nicolas Lauzon. Dans leur pièce, c'est le personnage du Gars (il forme une trinité avec la Fille et le Père), qui s'exprime ainsi, parlant des travailleurs de la ville-ressource : « Nous sommes les sacrifiés / De la ville-mère / Nous ne sommes rien / Nous sommes les petites mains du territoire /

agissaient elles aussi en tentant de tirer leur épingle du jeu, de se coudre à la rivière pour se tisser une vie vivable.

En cela, La Tuque est bien le centre du monde : ville fondée sur une manne et enlisée dans son épuisement ; ville née de l'espoir fugace d'un enrichissement sans limite, de l'illusion d'une ressource sans limite, d'une demande sans limite, d'un monde sans limite. Ville de conquête et de désarroi ; dans la beauté laide ou dans la belle laideur d'un passé révolu qui s'accroche au présent, et où on se fabrique une vie comme on fabrique une cabane, à l'ombre du grand rêve doré qui hante le continent. Colosse fantôme.

Troisième jam

Aujourd'hui, les billots ne descendent plus les rivières. Tapiskwan-Sipi a été, à ce chapitre, le dernier vestige de ce pan de l'histoire forestière du Québec. La drave relève aujourd'hui du folklore. Le bûcheron lui-même, hormis dans certaines zones accidentées de l'Ouest canadien, n'a plus grand-chose à voir avec sa gloire passée : il est devenu une statue à l'entrée des villages, ou encore l'extension de sa machine, plutôt que l'inverse, *comme dans le temps*. Les coupes se font à l'abatteuse-groupeuse, des machines énormes et glaçantes de puissance et d'efficacité. Les sites de coupe, sitôt déboisés, sont reboisés, non sans que le terrain ait été « préparé » : traçage de sillons, de tranchées, de « rips » (déchirures), d'andains, nettoyage des débris en les repoussant sur les bords, pour tasser tout ce qui ne sert pas du chemin. Toujours suivant une « allocation » calculée en nombre de souches par hectare, dont le principal objectif est d'assurer la récolte future. Les jeunes plants sont produits dans de vastes pépinières, développés selon des critères précis de résistance aux maladies, aux insectes, aux inondations, mis dans des boîtes, des cassettes, des poches, pesticides, amenés par camions et plantés par d'autres petites mains armées de pelles et d'extracteurs, payés en général entre 12 et 30 cents l'arbre. Manœuvres dont l'intérêt rationnel est non pas de planter le mieux, mais le plus vite, de « ride the line », car « jardiner », c'est-à-dire prendre son temps, c'est perdre de l'argent. Planter des sillons d'arbre dans

Si nous étions fourmis / Nous serions celles qui sortent au soleil / Celles qui risquent tout / Sans vraiment choisir / Pour engraisser la reine / Et sa garde rapprochée. » *Op. cit.*, p. 71.

des forêts qui ressemblent plus à des champs qu'à des forêts, dont le sol a été mis à nu, nettoyé, « peigné ». Planter presque exclusivement des résineux, rarement mélangés, qui seront ensuite sélectionnés, éclaircis, débroussaillés, martelés, puis coupés à nouveau. Rangs d'oignons monospécifiques qu'on peut apercevoir quand on a l'œil ou suivant le bon angle. Du haut d'un avion, l'évidence saute aux yeux : ce qu'on appelle « forêt » ressemble, vu des airs, souvent plus à un immense champ labouré, avec ses zones en friche, ses chemins qui délimitent les sections, ses zones attaquées par les ravageurs. C'est par millions de camions que les arbres entrent et sortent ainsi des routes forestières qui strient le territoire, réseau routier quasi-fantomatique pour une immense partie de la population, mais incroyablement réel pour les vivants qui fréquentent la forêt : animaux, plantes, pêcheur.se.s, forestier.e.s. Entrent et sortent de la forêt, plutôt que d'y naître et de s'y décomposer.

C'est dans ce contexte, et peut-être comme la manifestation d'un ras-le-bol, d'un dégoût, que des membres des communautés atikamekw ont entrepris des blocages sur les principales routes forestières autour de Manawan, puis de Wemotaci¹⁷.

Le premier barrage de Manawan, dans l'Ouest du Nitaskinan, est issu d'un conflit sur une érablière familiale, une forestière ayant rasé les arbres d'une érablière ancestrale, celle des Dubé. La chronique de cet affrontement est une répétition d'un affrontement autrement plus vaste. Les Dubé disent qu'ils n'ont pas été prévenus et que cette érablière fait partie de leur territoire. La forestière dit qu'elle avait les permis, donc qu'elle avait le droit de couper. Le gouvernement ne dit pas grand-chose, sinon qu'on n'a pas le droit de bloquer des routes. En somme : tassez-vous du chemin. Les terres publiques appartiennent au plus offrant.

Le conflit, d'abord localisé à Manawan, s'est progressivement étendu à Wemotaci, dont les habitant.e.s ont tenu à manifester leur solidarité avec leurs confrères et consœurs. Il s'est rapidement envenimé, ou plutôt, enlisé. Jusqu'à ce que le maire de La Tuque lui-même, pourtant réputé être « un ami

17. Ces blocages se multiplient d'ailleurs à travers le pays entier depuis les années récentes, en général tenus par des Premières nations ou des écologistes.

des Atikamekws », lance un appel à la police, qui attendait sagement d'intervenir. Si on en croit *La Presse*, qui rapportait ses paroles :

Or, s'il ne peut y avoir de nouveau accès aux territoires au-delà du camp du kilomètre 60, qui représentent les deux tiers de ses zones de coupe, les emplois de 500 travailleurs pourraient être en jeu, dit-il, sans parler de l'avenir de la région entière.¹⁸

Ce qui se joue ici est la répétition d'un refrain vieux comme le monde : fermer la *shop*, même quelques semaines, ce serait fermer la ville. Ralentir, c'est mourir. C'est laisser en plan du bon monde, travaillant, honnête.

En attendant, le bois est une ressource écologique quand on le compare aux produits du pétrole. En attendant, l'amour que portent les travailleurs et travailleuses forestiers à la forêt est réel. En attendant, il faut bien se coudre une vive vivable. Et pour ça, faire sa job. Et pour ça, protéger, coûte que coûte, la manne de jobs. Troisième *jam*.

Géopoétique de l'embâcle

Il y a donc encore un embâcle dans notre façon de *voir* – voir ici est à prendre au sens le plus large qu'on puisse donner à ce verbe – l'histoire et le territoire. Que connaissons-nous de la forêt que nous avons en partage ? Quelle intimité partageons-nous avec elle ? Sommes-nous capables de voir au-delà, en deçà, au-dessus des arbres qui la peuplent ? Sommes-nous attentifs et attentives à toutes les formes de vie qui y habitent, du ver à la salamandre, de la tortue des bois au quatre-temps, du lactaire à odeur d'érable au bouleau jaune ? Avons-nous, pour reprendre les termes d'Hydro-Québec et les sortir de leur lit, une vision intégrée, ou intégrante du territoire forestier ? Sommes-nous capables de laisser vivre, de faire avec et non contre, et aussi, de ne *rien faire*, de ne rien capitaliser ?

Et surtout : que peut la géopoétique dans tout ça ? Que peut l'arpentage

18. Larin, Vincent et Roberge, Alain, « Une coupe de trop », *La Presse*, 13 mai 2022, En ligne, <https://www.lapresse.ca/actualites/2022-05-13/lanaudiere/une-coupe-de-trop.php>

égaré, à moitié halluciné et en grande partie dû au hasard de l'écriture ? Les draveurs devaient « trouver le billot qui pouvait dénouer l'embâcle », « chercher la clé, gaffe en main¹⁹ » et rester sur leurs gardes pour ne pas tomber et être avalés par les remous. Il reste à nous demander, au-delà des luttes concrètes et des soutiens politiques, quels gestes nous devons poser si nous décidons de devenir des draveurs symboliques, si nous voulons défaire l'embâcle qui nous empêche d'avancer. Que faire, au fond, pour s'enlever la poutre, le billot, la pitoune dans l'œil ?

Quelques pistes, ici, jetées pêle-mêle : retrouver les anciens toponymes pour que le courant repasse, faire cohabiter les multiples noms, véritables clés d'accès aux lieux, redonner la fluidité d'une rivière à notre rapport à la géographie, c'est-à-dire une vision de chemin plutôt que de cadastre, se recoudre à la dramaturgie du Notcimik. Entrer dans la forêt. Laisser un peu de côté cette crainte séculaire qui a habité les euro-descendants contenus dans la vallée du Saint-Laurent et les a cantonnés à leurs habitations et à leurs coutumes. Laisser la sensibilité ouvrir des pistes, des chemins de rencontre. Être attentifs à ce qui se trouve autour de nous.

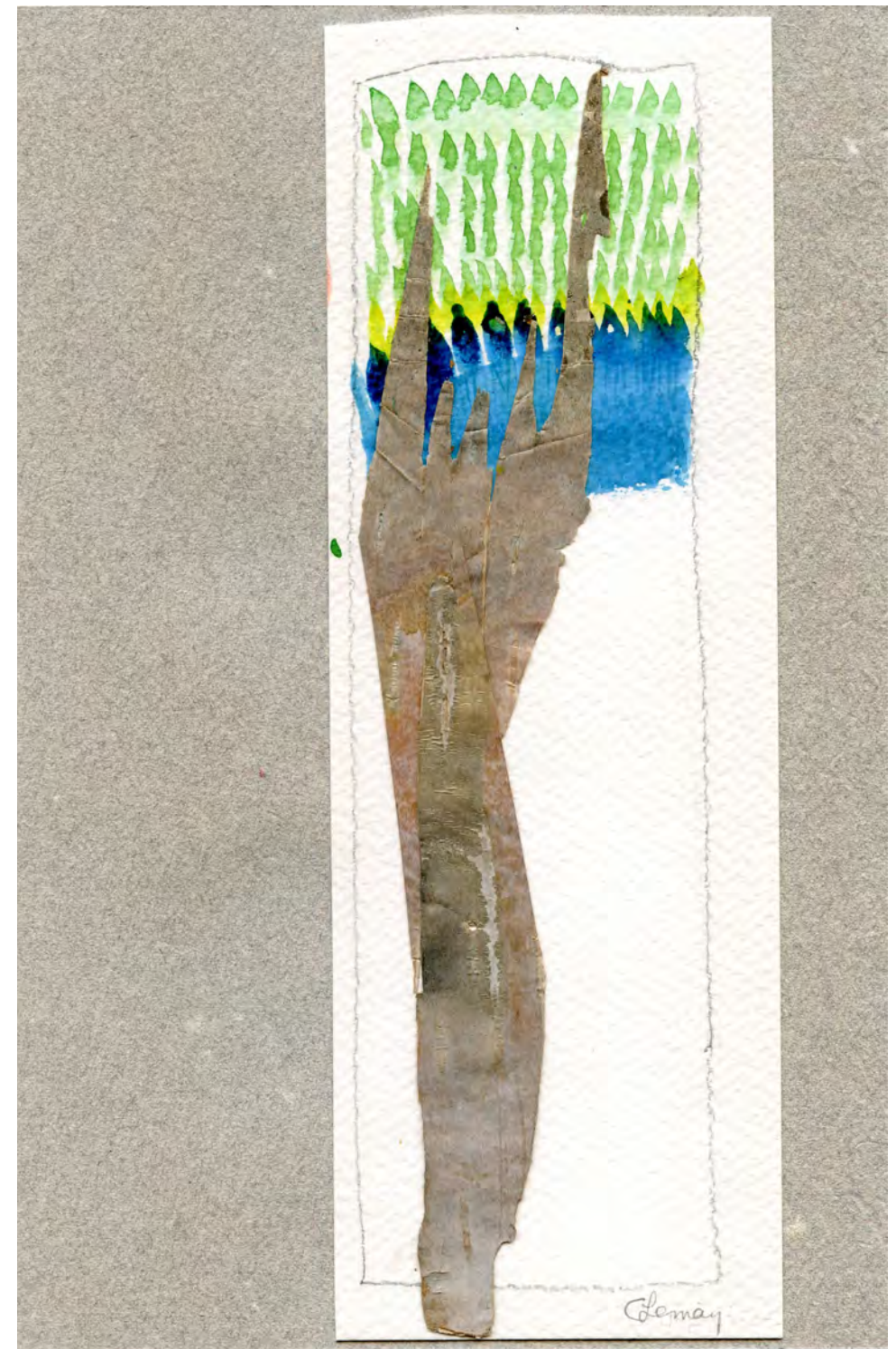
Nous voici au cœur de la sapinière à bouleau jaune, en plein centre du monde, qui, les forêts le savent, est partout. Tout est d'abord à *voir* et à *entendre* : la dernière glaciation comme l'avenir de la forêt; les luttes pour le territoire comme les réconciliations possibles. Une façon de penser le territoire qui le mettrait en équilibre, et surtout, nous mettrait en équilibre sur une débâcle aussi féconde que prodigieuse.

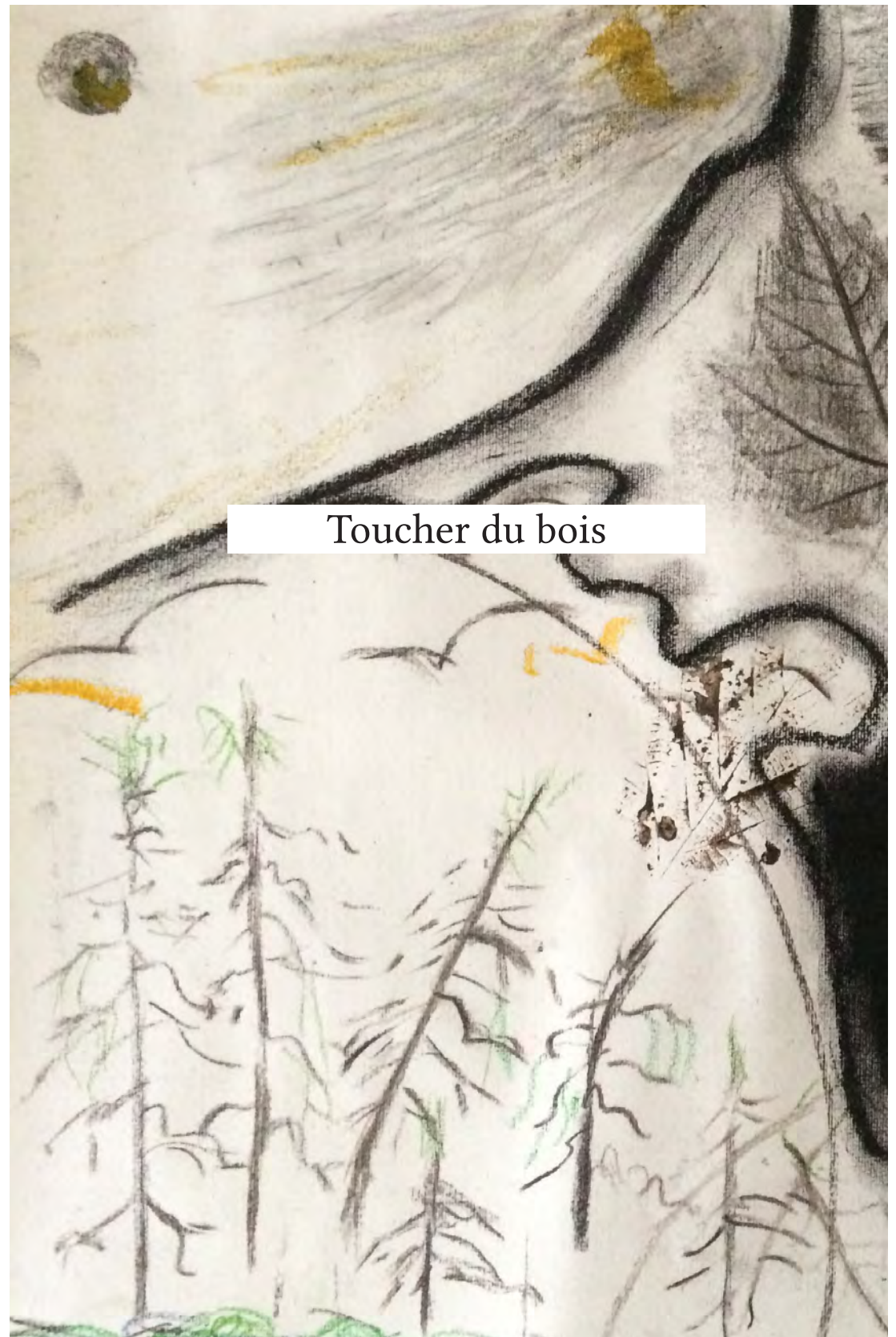
La société d'histoire, pour parler du maintien de la langue atikamekw et de sa culture, écrivait : « C'est notre intimité avec la forêt qui nous a préservés. »

Je pense pouvoir étendre cette affirmation sans risquer de dire des âneries. Je pense que tout pointe dans cette direction. Je pense que tout comme la forêt a signifié de tout temps la survie pour les Atikamekws, c'est l'intimité avec la forêt que nous avons en partage qui pourrait nous préserver de ce qui s'en vient.

Jean-Pascal Bilodeau

19. Raymonde Beaudoin, *Il était une fois des draveurs*, Québec, Septentrion, 2022.





Toucher du bois



Au-delà du bois et des billots

À une autre époque, durant l'hiver, les cultivateurs migraient en forêt avec leurs chevaux; ils s'échinaient à abattre des arbres et s'entassaient dans des camps de misère. Dans cet univers de doigts gelés et de muscles endoloris, l'industrie prenait son essor.

Il y a belle lurette qu'il n'y a plus de bûcherons et de draveurs dans nos forêts. Ne cherchez pas les chemises à carreaux, les tuques, les godendards, les attelages de chevaux. On a gagné en efficacité; s'affairent maintenant les « travailleurs forestiers »: ils ont étudié dans des écoles les métiers de la forêt; ils ont des allures de petits bonhommes *playmobil* avec leurs casques protecteurs et leurs visières; ils portent des habits aux jolies couleurs fluo, question de sécurité. Ils chevauchent des mastodontes avec des noms curieux: abatteuse-groupeuse, débardeuse à pince, ébrancheuse... Bien assis dans leur habitacle tempéré, ils manipulent savamment des manettes: du bout de leurs doigts, ils élaguent, déracinent, scient et empilent les arbres.

Une fois que les géants ont rasé la place, les planteurs d'arbres fourmillent au sol durant les beaux jours d'été, sous le soleil et la pluie, affrontant les nuées de moustiques: un coup, un trou, un jeune plant et beaucoup d'espoir... L'espoir qu'une nouvelle forêt surgisse à partir de ces rejets élevés en pépinière, génétiquement outillés pour affronter les changements climatiques et régénérer la forêt.

Pendant que les chercheurs scrutent les écosystèmes forestiers et s'interrogent sur leur avenir, nous connaissons à peine les noms des plantes qui vivent en forêt. De bien jolis noms pourtant: caryers, mélèzes laricins, sélaginelles, lycopodes, asclépiades, cyripèdes. Chaque appellation renvoie à une espèce dont la beauté et la singularité doivent être protégées. Une richesse incommensurable en raison de son pouvoir transcendant. Pénétrer la forêt, s'en imprégner, c'est retrouver un peu de notre humanité.

« Je me suis promené dans les bois et j'en suis ressorti plus grand que les arbres. » Henry David Thoreau

Monique Bourbeau

À la rencontre de l'eau et des fibres vivantes

*Le vrai toujours
Est ce qui tremble
Entre frayeur et appel,
Entre regard et silence*

François Cheng.

Entrer dans la forêt

dans la forêt
je suis
Jonas

bois dressés
bois couchés
flèches solaires
cris et silences
mille fanons
porteurs de vie

j'hésite

De minuscules insectes volants ciblent mon sang une larve se balance au bout d'une soie d'araignée et je sais de petits êtres rampants sous l'humus.

J'entends le va-et-vient de l'air dans mes poumons une deux trois profondes expirations je me vide de mon inquiétude je regarde plus haut plus vaste.

Je me glisse dans le ventre d'une *cathédrale de bois* mais ici la forêt blessée ne résonne plus des chants anciens elle a chuté puis a repoussé elle chute et chutera à nouveau toujours différente sans son aval.

vociférations électriques et mécaniques
craquements et irréparables trous
de mémoire
mon pied nu extrait de son armure
pointe la couche végétale
yeux fermés
j'y enfonce ma présence

je m'étends sur ce tapis de fibres vivantes
bryophytes lichens lycopodes
un paysage à fleur de terre
une gamme de verts entremêlés
des feuilles mortes aux teintes cuivrées
des fruits rouges attisant la composition
tout autour les sons aigus des moustiques
les odeurs d'humus et de champignons
le cri d'un pic lequel ?

une saine fraîcheur monte du sol
traverse mes vêtements

à la respiration de la nature
je deviens perméable

Que rapportes-tu de ce voyage?

une amarre prisonnière d'une toile d'araignée
une rivière de sable nomade
une petite ville accrochée à une côte
une tour de guet pour... voir tout ça...
une clairière en forêt
un marécage sans orignal
des aiguilles de pin tombées sur la mousse
une odeur de champignons
des morsures aux poignets et aux chevilles
une maison longue et son fantôme

des mots d'ici *kwei mikwetc Notcimik*¹
le babillage du feu
et mon âme spongieuse

le silence entre une question et une réponse
et une parole sage

« Ma mère disait : on a deux oreilles et une bouche. Ça veut dire
qu'il faut écouter deux fois plus qu'on parle. »²

Monique Pagé

1. Notcimik signifie, selon notre amie atikamekw, d'où vient mon sang (Notci, d'où vient ? et mik, mon sang). Ou encore « dans la nature » ou « là d'où je viens ». Source : Domaine Notcimik, là d'où je viens | Gazette de la Mauricie | Gazette de la Mauricie (gazettemauricie.com)

2. Véronique Basile-Hébert, entretien au bord de l'étang du Domaine Notcimik, La Bostonnaise, 3 septembre 2023

Tante Claudette

Tout a commencé, l'atelier nomade comme l'idée de ce texte, par un pont qu'on n'a pas emprunté, parce qu'on n'avait pas à traverser la rivière Saint-Maurice, pas à cette hauteur-là en tout cas. La pancarte qui l'annonce a happé mon regard et comme j'étais au volant, j'ai demandé à Justine d'en noter le nom. Pont Faust. Eh ben, ça parle au diable ! Quel nom parfait pour un pont reliant les berges d'un cours d'eau qui a alimenté tant de contes et de légendes fantastiques. Un riche cours d'eau par lequel sont descendus des kilomètres de forêts. Aujourd'hui encore, il arrive que des billots engloutis refassent surface et nous ramènent à cette époque où le bois se bûchait dans la sueur et la misère. Tipitte Vallerand et sa langue bien pendue, Titange, coureux de chasse-galerie, dans leur canot d'écorce gossé par Louis Fréchette, ont remonté le Saint-Maurice pour rejoindre les chantiers, et notre imaginaire.

Les premiers billots que j'ai vus, avant même de savoir lire, avant même de savoir qu'ils attendaient le printemps pour devenir papier, c'était dans la Gatineau qu'on longeait pour aller chez ma tante Claudette à Noël. Elle habitait à Chelsea dans une belle maison canadienne avec une cour dans laquelle poussait une forêt et coulait un ruisseau. Chez elle, le temps des fêtes prenait la mesure des contes d'autrefois, on y jouait du piano, du banjo, des bongos, mon oncle André poussait quelques chansons grivoises, tout le monde riait et avec mes cousins et cousines, je dansais à m'étourdir sous le regard figé des trophées de chasse : panaches d'originaux, têtes de chevreuil, peaux d'ours, de lynx et de perdrix. Il y avait même un beau et doux lagopède au port altier que j'aimais beaucoup caresser. C'était un fameux chasseur, mon oncle André. C'est lui qui a initié mon père et ses frères à la vie dans les bois. Une fois par année, pendant dix jours, ils partaient à la chasse sur les terres de la couronne dans le coin de Maniwaki, où ils payaient un loyer pour le shack qu'ils y avaient construit. Bon an mal an, pendant plusieurs années, mon père revenait de la chasse avec sa part d'original qu'on mangeait en steaks le samedi soir après avoir écouté *Bagatelle* à la télé.

Le steak d'original, c'est ma petite madeleine de Proust. Encore aujourd'hui, quand j'en déguste, chaque bouchée me ramène à l'enfance, à l'animation de Frédéric Back qui ouvrait l'émission, à l'ours Colargol, au canard Saturnin et à Pépin la bulle, courts-métrages à l'orée de mon imaginaire.

Il est décédé, mon oncle André, stupide cancer, et a laissé veuve ma tante Claudette, qui ne s'est jamais remariée. On a continué à faire la fête comme dans les contes pendant quelques années, puis elle a vendu sa maison avec une cour dans laquelle poussait une forêt et coulait un ruisseau. Ma cousine Nathalie, qui avait grandi au milieu des trophées de chasse, a reçu l'appel du bois en héritage. Elle a accroché des rideaux fleuris aux fenêtres du vieux shack et a partagé avec nous l'original, le chevreuil et même l'ours qui s'aventuraient en saison dans sa mire.

Aujourd'hui, c'est ma tante Claudette qui est décédée à cause d'un stupide cancer. Mon père est triste parce que sa sœur aînée s'en est allée comme ma mère est partie, le souffle coupé par ses poumons malades. Je l'ai appris quand nous avons quitté Notcimik pour notre randonnée au sentier du lac du Pendu. Quand les roues de la voiture ont touché l'asphalte, le réseau retrouvé a fait apparaître sur mon téléphone un message de mon père. La voiture traversait le paysage forestier. Dans le silence, j'ai tourné mon visage vers la vitre pour laisser couler mes larmes. J'avais une boule dans la gorge. On a marché sur le sentier, parmi les bouleaux jaunes et les conifères. J'avais encore une boule dans la gorge. On s'est arrêté sous un pin pour écouter Karim nous raconter la différence entre le rouge, le noir et le blanc. Plus d'aiguilles, moins d'aiguilles, plus longues, plus courtes, en faisceaux. À force de parler d'aiguilles, la boule dans ma gorge a crevé. J'ai mis ma main sur le tronc et j'ai repris mon souffle. Il n'y avait pas de meilleur endroit que la forêt pour dire au revoir à ma tante Claudette.

Ce soir-là, devant un feu de camp digne des contes et légendes d'autrefois, dans une forêt où on s'est installé pour deux nuits après avoir longé la rivière Saint-Maurice dans laquelle des billots de bois ont longtemps flotté, j'ai salué ma tante Claudette. J'ai regardé les flammeroles s'élever comme la bulle de Pépin s'envolait pour amener

la poupée Brigantine et le singe Garatakeu dans un pays lointain.
Bulle, envole-toi ! disait Pépin.

Ce soir-là, les étoiles de la Grande Ourse et de la Petite Ourse ont brillé plus fort. Ma tante Claudette avait rejoint son chasseur.

Roxanne Lajoie



Palimpseste forestier

Au départ, il y avait des chemins. Largés, comme celui que j'ai nommé plus tard – au féminin, comme si c'était la rue d'une ville – « La Quotidienne » ; ou étroits, comme ceux frayés par les biches et, plus tard, par les promeneurs qui voulaient soit faire des raccourcis, soit explorer une partie de la forêt jusqu'alors inconnue. C'était tout un réseau, ce qui donnait la possibilité de faire des « boucles » différentes, dont on surnomma quelques-unes d'après ceux qui aimaient le plus les emprunter. Il y avait la boucle de ma mère, de mon père et la mienne, bien entendu, puis celles des chiens aussi. Ainsi traça-t-on nos chemins.

Depuis notre emménagement dans ce village, la Forêt de Pins – c'est ainsi que je la nommais, les majuscules faisant pour mon esprit d'enfant l'effet « conte » – ne cessa de me fasciner. Elle était grande, tellement grande que je ne découvris jamais l'autre bout. Je savais que, sur l'un de ses côtés, habitaient mes grands-parents, mais on y allait toujours en voiture, en longeant la forêt sans la traverser. La Forêt de Pins, elle, pouvait s'étendre jusqu'à la mer Baltique. Jusqu'au bout de la Pologne. Sa superficie s'élargissait et se rétrécissait, ondulait comme les draps qui sèchent, agités par le vent. Les yeux fermés, parfois je l'imaginais vue d'en haut: ses lacs, ses vallées, ses collines et d'autres lieux qui, au fur et à mesure que je les visitais – à pied, en vélo, en ski – se paraient d'histoires et d'événements que j'incorporais, peu à peu, dans mon monde intérieur. Un jour d'automne, avec ma mère, on tomba sur un endroit tout près d'un large chemin où, littéralement, pullulaient les bolets subtomenteux. On en eut tellement que mon père dût venir avec la voiture pour qu'on puisse les emporter avec nous. Laissa-t-on au moins un tiers des champignons ? Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est qu'à ce moment-là, je nommai cet endroit « Le Royaume des Quinze Cèpes » (précisément quinze, je viens de le vérifier: c'est ce qui est noté sur la carte). Il y en eut d'autres comme ça : « Le Lac des Cygnes » (je ne connaissais pas encore Tchaïkovski), « La Vallée des Quatre Collines », ou encore « La Vieille Grange », cette maison que quelqu'un bâtit entièrement en bois (y compris les barrières autour), en utilisant, comme jadis, le chaume pour couvrir le toit; tout ceci faisait pour moi l'effet de la

maison de *Baba Yaga* dont, je l'avoue maintenant, j'avais un peu peur de m'approcher. Les sentiers ont également commencé à avoir des noms, parfois tout simples, comme « des castors », « du lac », ou « des cerfs ». La Forêt de Pins – composée en grande partie de pins, comme le nom l'indique, mais aussi de bouleaux (ils poussaient souvent en bordure de forêt, raison pour laquelle je les voyais comme ses « Gardiens ») et des sapins ou des mélèzes –, c'était tout un univers. Mon petit monde.

C'est alors que l'idée d'une carte commença à germer en moi.

La première fut un simple plan de ce territoire qu'on délimita, en se l'appropriant au fur et à mesure de nos balades avec les chiens. Tout le monde le connaissait. Si les chiens s'aventuraient parfois un peu plus loin, ils savaient toujours comment revenir. Sur la deuxième carte s'ajoutèrent les noms des sentiers et des lieux signifiants, marqués par nos aventures et discussions. Quand il nous fallait réfléchir, on allait toujours dans la forêt. C'était une forme de thérapie: *s'enforester*, se mettre en dehors de soi, se laisser traverser par la forêt. Les pins devinrent alors dans ma tête comme les immeubles d'une ville et certains lieux furent tellement ritualisés par nos passages fréquents qu'ils gagnèrent l'importance d'une église ou d'une place de marché. Or, si nous ne faisons que passer, qui y résidait ? C'est alors que naquit l'idée d'une troisième carte, la dernière, où j'imaginai des peuples différents habitant ce territoire. Je me mis à inventer leur monde et leurs histoires. C'était ma façon de tisser des liens forts avec cette forêt qui, sinon, aurait pu même ne pas être une forêt, mais un champ d'arbres, une plantation de fines allumettes destinées à être abattues et brûlées.

De ces histoires, je fis un roman, pour ne jamais les oublier. Dedans, il y eut des hommes-arbres, des singes sylvestres, des créatures creusant des tunnels sous la terre et des chevaliers que j'appelai *Necessarius* (j'aimais bien le latin). Puis, bien sûr, un garçon qui, d'une façon tout à fait métatextuelle, tombe lors d'une balade sur un livre racontant l'histoire de la Forêt de Pins qui lui fait découvrir son côté féérique. Tout ce roman avait une forme spatiale et géographique bien précise : c'était la légende écrite de ma carte, comme il y en avait au Moyen Âge. Si, un jour, une partie des arbres fut rasée, ses histoires ne me quittèrent jamais. Je les porte avec moi, partout. C'est mon petit bagage. Mes mots, mes cartes.

Et à chaque fois que j'y reviens, j'en apporte des nouvelles qui s'y enracinent.

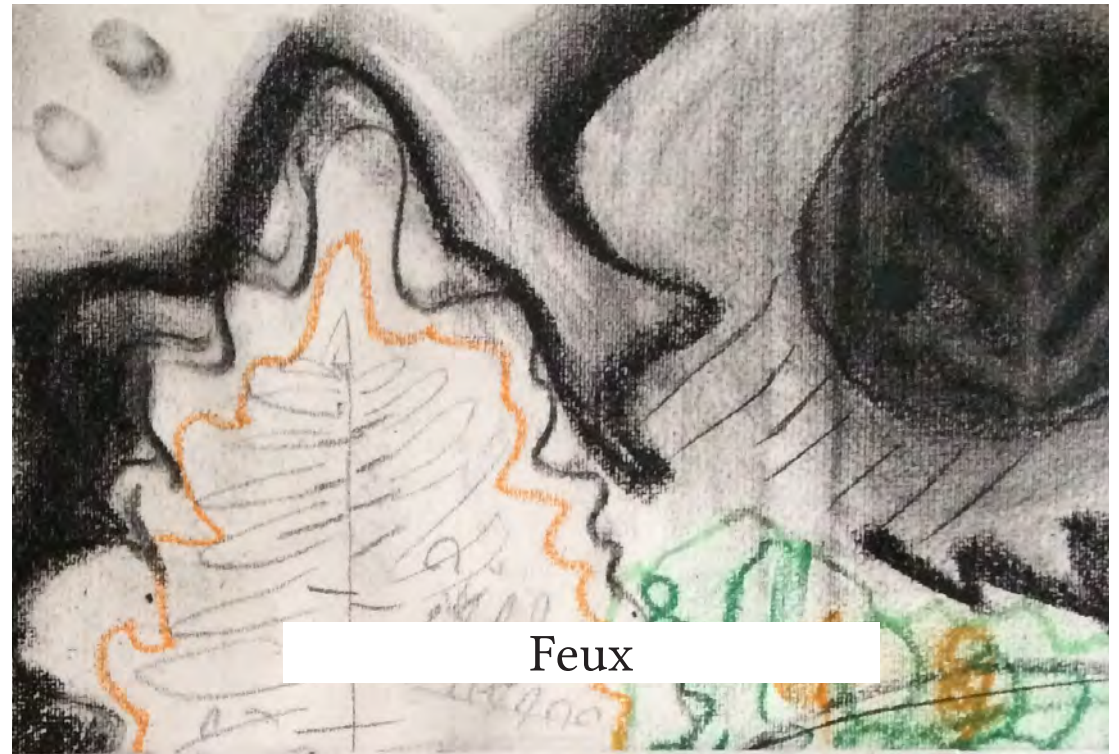
D'autres forêts, celles des pays étrangers, se superposent encore à celle de mon enfance. J'ai souvent peur de perdre la première, de l'effacer de ma mémoire comme si c'était un simple brouillon. La même chose concerne l'écriture. Je veux utiliser tous les passages, en tronquer certains et en rapiécer d'autres, les transposer dans une autre gamme. Cela forme un mélange bouillonnant de légendes, comme si les cartes ne savaient plus contenir l'écriture.

Les lieux débordent alors tel un lait en ébullition, et inondent d'autres territoires: celle de Fontainebleau décrite si bien par Slonimski et Norwid, celle de Richmond inchangée depuis des centaines d'années, celle de Ventabren avec l'Aqueduc de Roquefavour, celle de la Galice toujours verdoyante, puis enfin celle de Québec, boréale, qui m'apprivoise peu à peu...

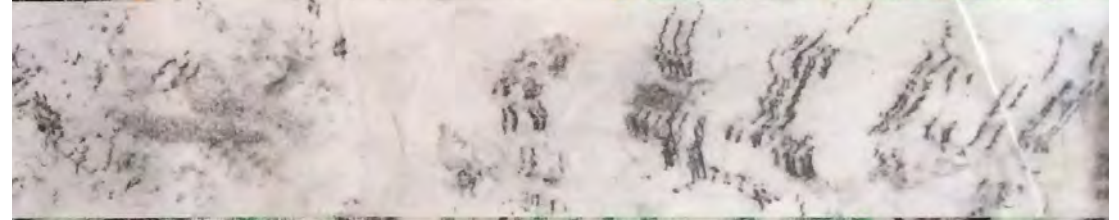
Et quand je me promène sur le Domaine *Notcimik*, sur cette terre qui m'est étrangère et avec laquelle je ne peux prétendre à aucune filiation, les souvenirs de cette *autre forêt* me reviennent, m'habitent à nouveau. Je me mets à refaire ce que j'avais l'habitude de faire il y a une dizaine d'années : j'emprunte des sentiers pour découvrir la meilleure façon d'aller au camp prospecteur, je longe l'étang pour voir où se trouve le meilleur endroit pour une baignade, ou encore je flâne, en essayant de distinguer les sapins des épinettes, j'observe les érables et les lactaires. Je découvre le lac du Pendu. Le matin je me réveille tôt, au moment où un léger brouillard s'élève de la terre, et je m'assieds sur la mousse, en inspirant la fraîcheur de l'air et en imaginant ce qui arriverait si j'y restais pendant un jour, un siècle.

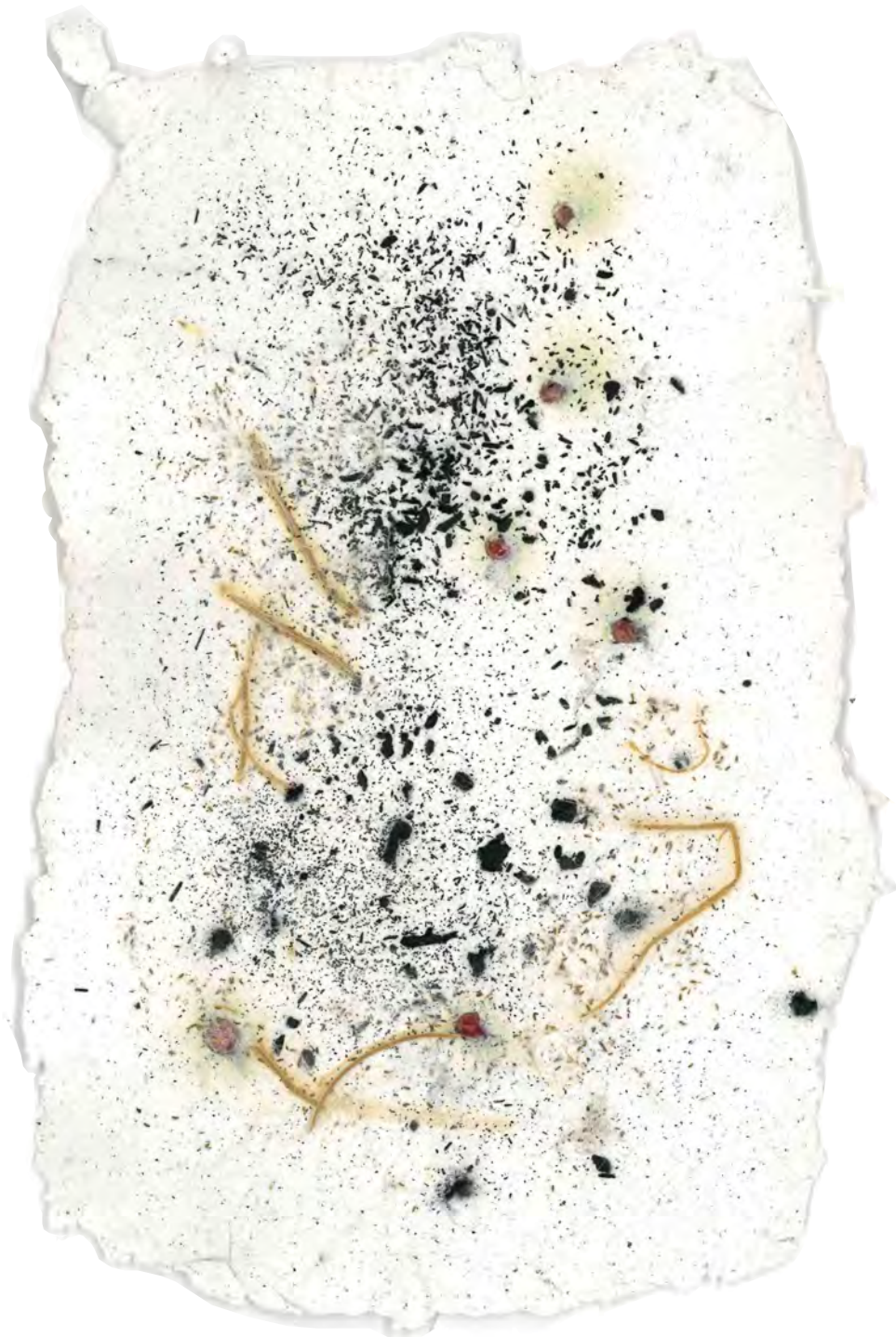
Peut-être que la forêt m'incorporerait, un jour, dans son monde intérieur. Dessinerait une carte et me dirait ses légendes pour me faire appartenir, enfin, à ce que je ne suis pas.

Mikołaj Wyrzykowski



Feux





Feu, feu, joli feu

J'ai connu les feux de forêt avant de visiter une vraie forêt. Dans le boudoir de mon grand-père, j'allumais la lanterne et la magie opérait. Sous la chaleur de la lumière, le cylindre intérieur entraînait lentement en rotation et la forêt s'embrasait; tels des derviches tourneurs, les flammes s'agitaient, s'enroulaient autour des arbres. Le rouge et le jaune des flammes scintillaient devant les troncs noirs pétrifiés. J'étais subjuguée par ce kaléidoscope infernal qui tournoyait dans un silence absolu, irréel, que je ne comprenais pas.

Été 1960

*Feu, feu, joli feu,
Ton ardeur nous réjouit.
Feu, feu, joli feu,
Monte dans la nuit.*

Assis en cercle autour du feu, les scouts entonnent ce chant tout en faisant griller leur saucisse piquée sur le bout de branche qu'ils ont fièrement écorchée avec leur canif. Le bois brûle et craque. Les tisons montent gaiement dans le ciel étoilé. Bientôt, les jeunes coucheront sous la tente, pelotonnés dans leur sac de couchage, transis par le froid et l'humidité. La nuit est loin d'être silencieuse et la forêt aiguise tous les sens. Craquement des branches, bruissement des feuilles, gouttes d'eau qui rebondissent sur le toit de la tente dans un toc éclatant, hululements, cris du huard, des ombres se déplacent, ça bouge et ça gratte le sol. L'imagination s'emballe, les pensées tourbillonnent et les esprits chavirent dans une galaxie de rêves.

Été 2023

Changements climatiques. Canicules, sécheresses, vents. Les forêts s'embrasent au Québec. Leur accès est interdit tout comme les feux à ciel ouvert. Nos forêts brûlent: on ne parle plus d'incendies mais de mégafeux incontrôlables. Les jours s'estompent sous une chape embrumée, d'une couleur orangée, apocalyptique. Des villages sont évacués. Pompiers et travailleurs forestiers s'unissent pour sauver

la forêt. Pelles mécaniques, niveleuses, camions: toute la machinerie se déploie au chevet de la forêt dans un carnage épouvantable. Les changements climatiques sont désormais indéniables.

Sauver la forêt?

Sauver les maisons, les usines, les centrales hydroélectriques, les emplois.

Sauver les arbres?

Sauver le bois, le papier, les exportations.

Sauver l'argent.

Sauver sa peau.

J'ai le cœur gros. Des images défilent dans ma tête.

Les mousses et les lichens sèchent et se recroquevillent. Les sabots des cerfs brûlent au contact des braises. Les oiseaux s'effondrent sur le sol, asphyxiés, à côté des tortues encerclées par les flammes. Les arbres perdent leurs frondaisons et il ne reste que de maigres chicots funèbres, droits, secs, témoins de l'horreur. Dans certaines tourbières, le feu s'est infiltré sous la terre, rampant sournoisement, c'est le « feu zombie ». Comme les ours, il hiberne et peut se réveiller au printemps; si le temps est sec, il peut réenflammer la forêt à tout moment.

Automne 2023

De petites pousses vertes commencent à recouvrir le sol. Les graminées et les fleurs reviendront. Je pense aux cônes des pins qui ont libéré leurs graines dans la chaleur de l'incendie et aux arbres qui resurgiront du sol, du moins je l'espère. Avec une branche calcinée, j'écris sur une écorce de bouleau: « Est-il trop tard pour sauver ce qui reste ? »

Monique Bourbeau



Le pendu du lac

L'origine de ce nom et sa signification n'ont pu être déterminées jusqu'à maintenant, selon la commission de toponymie du Québec, qui situe au 5 décembre 1968 la date d'officialisation du toponyme lac du Pendu. Mais de quel *pendu* parlons-nous ici ?

Pourtant huit ans avant l'officialisation du nom eut lieu la toute dernière pendaison au Québec, sous les ordres de la Cour, le 11 mars 1960. Même si la peine de mort est officiellement abolie au pays, il semblerait que la pendaison s'exerce encore *officieusement* dans les contrées forestières semi-lointaines. Je ne parle pas des pendaisons volontaires des malheureux –que Dieu ait leur âme !–, mais de châtimement et de condamnation, pratiqués loin des villes et des capitales. Loin de toute loi établie par l'*Homo Detritus*.

Vrai comme je suis là, il existerait un tribunal secret qui tente de rendre justice à toutes les victimes collatérales du système économique *anthropocénique*. Système qui autorise la déforestation et protège l'enrichissement d'intérêts privés, au détriment du trésor écologique mondial. Ce tribunal se réunirait tous les mois dans la forêt, autour d'un lac connu que par le cercle d'initiés... Là s'y passeraient des règlements de compte que même le Diable ne saurait soutenir. Sous les regards juges et l'opprobre se dérouleraient des procès martiaux sanguinolents. On n'y plaide pas longuement. Pas le temps de niaiser ! Avant l'aube, le tribunal doit avoir condamné et pendu le fautif –le genre masculin l'emporte la plupart du temps à ce chapitre ! Le corps inerte est dissimulé dans l'humus pour ne jamais être retrouvé. Ni vu ni connu. Le ou la plaignante assiste aux remontrances et demeure jusqu'à l'acte final. Soit pour satisfaire son appétit de vengeance ou son sentiment de justice. C'est ce qu'on dit.

Voilà comment un jour ou l'autre, un pourri disparaît de la surface de la Terre en un claquement de doigts.

D'aucuns pensent que ce lieu secret serait en fait le lac du Pendu, en Mauricie. Vous en doutez ? Vous avez bien raison. Car il y a une faille dans cette hypothèse. En effet, comment se fait-il qu'un lieu tenu secret soit connu de la commission de toponymie ? Qui donc aurait révélé son

emplacement et son mystère, affaiblissant du même coup la portée et la force de celui-ci ? Qui a délié sa langue ?

Apparence qu'il y aurait un pendu qui se serait dépendu.

C'est en tout cas ce que m'a raconté Renard Frak, l'autre jour dans la friche. Il était fier de me dire qu'il avait réussi à s'entretenir en privé avec l'entrepreneur véreux Raymond. « Oui, oui, ce pourri-là ! » Depuis longtemps, il attendait que ce dernier lui rende des comptes et lui explique pourquoi il avait défriché *tous* les arbres du boisé de l'Est et asséché les étangs. « Quand Raymond rentre dans une place, il te massacre ça pas à peu près. » Mais au lieu de se justifier, Raymond lui a raconté une tout autre histoire qui lui brûlait la langue.

Ça avait commencé le jour où Raymond avait mordu à l'hameçon. Une jeune femme, Jeanne d'Arc de Mékinac –c'était son nom *Tinder* !– l'avait séduit et lui avait tendu une perche. Elle l'avait convaincu de l'accompagner dans les bois *saints-mauriciens*. Raymond, ce n'était pas *trop trop* un gars de bois. Le seul bois qu'il tolérait, c'était sa gueule de bois de temps à autre. Pourtant, quand on l'entendait discourir sur ses ambitions d'entrepreneur, on n'était pas vraiment *sortis du bois* et encore loin *d'arriver en ville*. Mais au moins, Raymond ne parlait pas la langue de bois. Ça, c'était plutôt l'affaire de son complice, monsieur le maire aux-deux-visages, qui, d'une part, lui donnait tous les certificats et autorisations nécessaires de démolition et saccage dont il avait besoin, et d'autre part, se scandalisait des incivilités du même entrepreneur auprès des citoyens en colère.

Bref, ce jour-là, Raymond accepta de pénétrer dans les bois en compagnie de Jeanne d'Arc de Mékinac. Cette dernière lui promit de se livrer à lui lorsqu'ils seraient arrivés au lac qu'elle seule connaissait. Raymond aurait préféré le petit motel en ville. Mais pour un premier soir de rendez-vous, cela pouvait certainement lui convenir !

Lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux, à bout de souffle, couverts de sueur et de morsures d'insectes, Jeanne d'Arc de Mékinac se dévêtit aussitôt, puis plongea dans l'eau. Ça augurait bien pour l'entrepreneur : « On est en *business*, pensa-t-il. » Il imita sa compagne, se dévêtit et plongea parmi les batraciens. Il tentait de rattraper sa promesse.

Mais il finit par la perdre de vue.

Il nagea plus intensément vers son point de fuite, mais ne la trouva point. Il s'affola et replongea. Était-elle noyée ? Quand il refit surface, à bout de souffle, il cria de toutes ses forces. Mais rien, pas même l'écho ne lui donna raison. Une peur l'envahit. Il sentit une présence s'approcher. Des grognements. Puis il distingua des créatures effrayantes qui l'encerclaient. Le pourtour du lac, qu'il croyait désert, était si occupé.

Sur le rivage, il aperçut Jeanne d'Arc de Mékinac, couverte d'une toge. Elle semblait désormais être de mèche avec les forces forestières. Elle tapa du pied et pointa Raymond du doigt. « Voici l'homme ! Amenez-le-moi ! », ordonna-t-elle à ses complices.

Raymond ne se sentait plus en contrôle de la nature. Il eut soudainement peur de la faune qui l'agrippait féroce. En un tournemain, il devint le captif du lac. Il se sentait nu et seul de son camp dans l'eau vaseuse... On approcha le « détenu » du rivage.

— On va jouer à un petit jeu, tu veux bien, demanda Jeanne d'Arc de Mékinac. Le bonhomme pendu, tu connais ? Première question : sais-tu pourquoi tu es ici ?

— Parce que je suis riche ? répondit Raymond.

— Mauvaise réponse, répliqua-t-elle, en mimant du doigt un mouvement de cercle, représentant la tête du bonhomme pendu. Sais-tu ce qu'on va faire de toi ?

— Exiger une rançon ?

Jeanne d'Arc de Mékinac fit un geste de réprobation et de dégoût. Elle mima la corde du pendu. Puis elle sortit un papier, qu'elle déroula. Elle lut le plaidoyer :

« Monsieur Raymond ici présent est accusé de **Windigo-isme systémique**. Il consomme sept fois plus qu'il n'en a besoin. Il pille et gaspille un nombre incommensurable de ressources de la vie. Il chasse ou pêche par vanité seulement. Il aime brûler du gaz. Il est un entrepreneur sadique, en plus d'être menteur. Il abuse de son autorité

et exploite ses ouvriers et ouvrières. Impitoyable, il fait tout ce qu'il peut (sans considération éthique) pour arriver à ses propres fins : mensonges, menaces et fraudes. Il corrompt même les dirigeants avec des pots-de-vin infâmes ! »

Jeanne d'Arc de Mékinac pointa alors du doigt un pendu qui balançait au-dessus de leurs têtes. Raymond ne l'avait pas remarqué jusque-là. Horrifié, il reconnut un visage familial. C'était monsieur le maire au bout d'une corde ! Une branche de chêne lui sortait de la bouche ! Sa langue de bois avait fini par porter fruit.

Jeanne d'Arc de Mékinac poursuivit son plaidoyer : « Monsieur Raymond saccage des forêts complètes sans les régénérer ; il vide et pollue des lacs, rivières, ruisseaux et étangs ; assèche des milieux humides ; a rendu orphelin nombre d'animaux ; a falsifié des études pour faire approuver ses projets-massacres. Et ce, à la seule fin de s'enrichir impunément et personnellement. Il a même quémandé l'aide des autorités policière et municipale pour expulser ceux et celles qui vivaient à l'orée de sa forêt privée (aux frais des citoyens qui étaient contre son projet). Et comme la justice et les lois sont faites pour protéger ces crapules-là, il mérite donc la peine capitale, avec torture en prime ! »

Raymond ne riposta pas. Car au fond, tout cela était bien fondé.

Le castor tapa très fort la surface de l'eau en guise d'appui. Le rat musqué rongea son frein. L'ours grogna. Le hibou et le huard hululèrent. Le loup hurla vengeance à la lune. Le lynx cracha. Mush, l'original fit un geste de coupe-gorge. L'urubu à tête rouge de colère fit une moue dégoûtée et régurgita son repas. Le corégone tourna le dos, mais dut faire face au condamné puisqu'il avait également une procuration du béluga. La couleuvre siffla. Le roseau plia l'échine de honte. Le pin et le chêne s'abstinrent de se prononcer, mais se dirent prêts à offrir tout support, en bonnes vieilles branches, pour faciliter la pendaison. Le lac fit quelques vagues d'approbation. Ça sentait la fin par acclamation. Pauvre Raymond !

Tolba la tortue s'avança vers le condamné en pleurs. Jeanne d'Arc de Mékinac fit monter ce dernier sur la carapace du vertébré tétrapode et lui passa la corde au cou. On enduisit son corps nu d'un onguent dont raffolent les maringouins – supplice que même les Jésuites n'avaient

connu jusque-là. La tortue versa une larme à l'égard de cet enfant perdu –« que Dieu sauve cette âme !» –, puis s'éloigna avec le condamné au milieu du lac.

L'exécution débuta.

Devant le regard impassible de Jeanne d'Arc de Mékinac, Raymond hurlait de douleur. Les moustiques voraces dévoraient son corps de plus en plus exsangue et sans défense. Toute la nuit, l'entrepreneur implorait le cercle de bien vouloir le laisser mourir. Devant les délires et supplications du pendu, Tolba la tortue remontait sa carapace au-dessus de la surface de l'eau. Ce qui apaisait ses souffrances *strangulatoires*, mais attisait en contrepartie l'appétit des invertébrés. Puis replongeant peu à peu, la strangulation refaisait son œuvre à petit feu.

Mais un événement fâcheux arriva.

La branche qui servait de potence cassa et Raymond tomba à l'eau. Puisque l'aube arrivait, on convint à contrecœur de libérer le pendu et de l'affranchir du supplice. En échange de son silence, Raymond recouvrait sa liberté. Mais il ne devait *jamais* révéler cette histoire à quiconque.

*

En 2004, lorsque le ministère des Transports, la ville de La Tuque et le BAPE organisèrent des audiences publiques pour déterminer le tracé de la voie de contournement de la ville de La Tuque, via la vallée de la Petite rivière Bostonnais, Raymond qui avait repris sa vie d'entrepreneur et qui avait des intérêts financiers dans l'affaire, fut invité à y participer. Lors d'une soirée d'interminables exposés, il sortit subitement de sa somnolence lorsqu'il crut voir... un revenant ! Sur l'un des plans du ministère, il fut happé par une photographie lacustre qu'il reconnut aussitôt. Nul doute, c'était bien « son » lac ! Celui auquel il avait échappé au supplice. Quel ne fut pas son effroi, lorsqu'il lut au bas du plan le nom : **lac du Pendu**.

Tout lui revint. Il était blême. Il fut alors partagé entre la pulsion de tout dévoiler au grand jour, l'histoire du lac et de Jeanne d'Arc, ou encore de proposer au pied levé un tracé routier qui aurait complètement empiété et détruit ce lac à tout jamais. A-t-il senti une menace ou reconnu un

visage ? Car il opta finalement pour le retrait complet de cette affaire. Et ainsi soit-il !

Renard Frak mit fin abruptement à l'histoire. Il n'avait rien d'autre à ajouter, hormis ceci.

Comme Raymond est pris aujourd'hui avec ce lourd secret et cette obligation de ne rien révéler, celui-ci a décidé d'imiter le coiffeur du roi Midas. Il a creusé un trou dans le sol, y a raconté son histoire de pendaison, puis l'a couvert de terre et y a planté un chêne, du tremble et un roseau afin que personne n'entende jamais parler de cette histoire. Mais contrairement à la légende, Raymond –bien plus rusé que la moyenne !– ne laissera jamais la chance aux arbrisseaux de révéler son secret au gré du vent battant dans les feuilles.

– Il les coupera donc à la moindre occasion? demandai-je.

– Exactement!

Mais, maintenant que nous connaissons l'histoire du pendu dépendu du lac du Pendu, devrions-nous, nous aussi, creuser un trou, y enfouir ce secret et le couvrir d'un chêne ou d'un tremble? Mais oserons-nous massacrer l'arbre à la moindre occasion pour sauver un entrepreneur véreux ?

Moi, j'en suis incapable.

Julien Bourbeau

Hubert Boulanger, l'homme fort de Saint-Alphonse-Rodriguez

À une époque lointaine, avant que le Camp De-La-Salle n'existe, quelque chose d'assez extraordinaire s'est produit dans le village de Saint-Alphonse-Rodriguez. Assis dans leurs chaises berçantes sur leurs perrons, les habitants ont pu voir ramper hors de la forêt un bébé qui avait une hache accrochée à sa couche. Comment était-il arrivé là? D'où venait-il? Ce sont des questions qui restent à ce jour sans réponse, mais cela n'a pas empêché l'enfant de laisser sa marque.

Prénommé Hubert, il a été adopté par la famille Boulanger et, très vite, on a constaté que sa force n'avait pas d'égal. Quelques semaines après avoir été découvert, il pouvait marcher et courir. À l'âge de 8 ans, il était capable d'abattre un arbre en quelques coups de hache. À l'âge de 15 ans, il arrivait à transporter à lui seul des pierres que même le plus puissant cheval de la région n'arrivait pas à tirer. Puis, à l'âge de 18 ans, Hubert est devenu un frère des Écoles Chrétiennes avant d'être engagé au Camp De-La-Salle quelques années plus tard, aidant partout où il le pouvait en usant de sa force pour rendre service.

On raconte qu'à chaque matin, à son réveil, Hubert faisait le tour du terrain de 100 acres à la course pas moins d'une vingtaine de fois, puis se rendait à la plage pour y faire la traversée du lac Rouge. Là aussi son endurance remarquable était démontrée par la dizaine d'allers-retours qu'il faisait, le tout bien avant le lever des campeurs! Un jour, Hubert a décidé de faire un cadeau au camp : une piste d'hébertisme construite de ses mains. Pendant presque trois semaines, en traversant le lac le matin, il tenait entre ses dents sa hache et, rendu sur l'autre rive, abattait un arbre choisi avec soin. À l'aide d'une solide corde, il ramenait le tronc ainsi obtenu et répétait le tout tant qu'il le pouvait, amassant de plus en plus d'arbres. Une fois suffisamment d'arbres accumulés, il s'est lancé dans la création de la piste, travaillant comme lui seul pouvait le faire : d'un bras il tenait un tronc alors que dans son autre main se trouvaient plusieurs longs clous. Rendu là où il voulait concevoir les modules, il lançait le tronc le plus haut possible puis s'empressait de faire de même avec les clous. Et à chaque fois, avec une incroyable précision, les troncs se retrouvaient solidement cloués. Au

bout de trois jours de travail, la piste d'hébertisme était terminée et les campeurs ont profité de ce superbe cadeau avec bonheur. Il y a ici un détail important à souligner : Hubert, en confectionnant les modules, s'était dit « plus ce sera haut, plus les jeunes vont s'accrocher ». Et les campeurs s'accrochaient effectivement de toute leur force même s'il n'y avait rien à portée de main, car ils frôlaient presque la cime des arbres!

Les responsables du camp, voyant comment Hubert était dévoué pour le plaisir des jeunes, lui ont alors demandé un nouveau service : concevoir quelque chose de nouveau dans la forêt qui se trouvait sur la petite montagne proche du camp. C'est avec grand plaisir qu'il a accepté et, sa hache en main, Hubert s'est dirigé vers ladite forêt, une idée bien précise en tête. Par contre, cette forêt avait la particularité d'être si dense que personne ne pouvait y entrer tant les arbres étaient collés les uns contre les autres. Bien sûr, Hubert voyait cela comme un défi et d'un seul coup de hache, il a jeté au sol trois premiers arbres, puis deux autres, puis quatre autres, et ainsi de suite.

Tranquillement, Hubert s'est taillé un chemin, jusqu'à enfin atteindre un plateau qu'il s'est aussitôt affairé à dégager. Une fois l'espace suffisamment grand, il s'est monté un rond de feu avec quelques pierres, puis s'est allumé un feu de camp, histoire de relaxer un peu avant de retourner au campement. Assis au sol, il a profité un moment du murmure de la forêt, jusqu'à ce qu'un applaudissement se fasse entendre. Cherchant d'où cela pouvait bien provenir, il a vite repéré un homme assis sur une large roche, un homme qui était étrangement bien vêtu pour un milieu forestier. Chapeau melon, complet noir, gants blancs et moustache soignée, l'inconnu a sauté au sol avec agilité avant de s'adresser à Hubert.

- Bravo...Vraiment, bravo! Hubert Boulanger, l'homme fort de Saint-Alphonse! Et quand on lui demande de venir couper des arbres dans la forêt, il accepte tout bonnement, tout gentil qu'il est. Mais vois-tu Hubert, c'est chez moi ici. Cette forêt, elle m'appartient. Et tu as coupé les arbres sans ma permission, a dit l'inconnu en jetant à son interlocuteur un regard arrogant.

- Puis-je savoir qui vous êtes, lui a répondu Hubert, vous qui prétendez être maître des lieux?

-Tu n'as pas besoin de savoir qui je suis, mais je sais très bien qui tu es. Tu m'amuses Hubert, et comme tu m'amuses, je vais t'offrir une petite chance.

-Une chance?

-Oui! a dit l'inconnu avec un sourire sur les lèvres. Je te défie au bras de fer, puisqu'on te prétend si fort. Si tu perds, je vole ta force et jamais plus tu ne pourras faire honneur à ton nom! Tu seras incapable de même soulever ta hache et tu tomberas dans l'oubli.

-Et si je gagne?

-Oh! Et bien... Si tu gagnes, je t'accorderai un souhait, un service, même ton désir le plus secret.

Aussi étrange était le personnage, Hubert ne pouvait pas reculer devant un défi de force! C'est ainsi qu'il a accepté, serrant la main de l'inconnu. À cet instant, l'inconnu a éclaté d'un rire mauvais et a retiré son chapeau, révélant deux cornes sur son front. C'était le Diable en personne qui faisait face à l'homme fort, et celui-ci venait d'accepter son défi! Ne pouvant plus reculer, les deux adversaires se sont mis en position, utilisant la roche sur laquelle le Diable s'était assis un peu plus tôt comme base. Et lorsque tous deux se sont mis à forcer, c'était comme si rien ne se produisait. Leurs bras restaient immobiles, mais l'affrontement avait bel et bien démarré! Après quelques minutes, le visage d'Hubert était rendu tout rouge alors que de la fumée sortait des oreilles du Diable. Puis la fumée a laissé place aux flammes alors que le corps d'Hubert était trempé de sueur. Et voilà qu'Hubert a commencé doucement à avoir le dessus sur le démon! Celui-ci, voyant là une potentielle défaite, a redoublé d'efforts. Ses cheveux se sont enflammés, mais Hubert continuait à gagner du terrain en tremblant sous l'effort.

Enfin, la main du Diable s'est écrasée avec fracas sur la pierre, la fendant dans un bruit de foudre et celui-ci est disparu sans demander son reste. Tout autour du vainqueur, des bâtiments prenaient forme par magie tandis que son unique souhait s'exauçait : celui que le Camp De-La-Salle possède un terrain de camping où tous les jeunes auraient la chance de dormir en pleine nature avec comme seul toit le ciel étoilé.

Satisfait, Hubert a repris sa hache et est retourné vers le camp pour annoncer que son ouvrage était complété, en mentionnant bien évidemment ce qui venait de se produire.

De nos jours, la roche fendue par Hubert siège toujours au camping, en plein milieu du terrain. Il est aussi à noter que, même si le Diable a tenu parole, il a laissé sa marque, tout rusé qu'il est. C'est pourquoi, encore aujourd'hui, les toilettes du camping sentent autant le diable!

Félix-Antoine Renaud

Gardien de la forêt

La somptueuse forêt semblait l'avaloir de tout côté. Nul chemin n'apparaissait dans l'épaisseur des végétaux malgré la clarté du soleil de midi. L'homme respirait l'odeur des pins résineux et du sol humide sous ses pieds. L'air sucré emplissait ses narines, se confrontant à l'odeur d'écorces de bouleau jaune qui jonchaient le sol. Il n'avait pas peur. Même s'il ne venait pas du milieu, même s'il n'était pas natif de cette forêt, celle-ci était bienveillante à son égard. Peut-être à cause de la douceur avec laquelle il posait les pieds dans les sous-bois. Peut-être à cause de l'attention particulière qu'il prêtait à l'écho du vent dans les branches d'érable argenté. Il cherchait quelque chose. En fait, il cherchait quelqu'un.

Une vieille femme attikamek lui avait dit que, ce jour-là, jour de solstice d'été, l'esprit de la forêt se révélerait à celui ou celle qui voudrait bien ouvrir les yeux assez grand pour le trouver. Ainsi, les yeux grands comme des billes, il arpentaient la forêt vierge depuis des heures, à la recherche de cet être de lumière et de vérité. Prenant de grandes respirations, il percevait la forêt avec un regard nouveau, essayant de voir ce qu'il ne remarquait pas à l'habitude. Une seule frustration l'habitait depuis la fin de la conversation avec la femme; celle-ci lui avait révélé un mot, un mot magique qu'il pourrait dire à haute voix, juste avant que le soleil ne disparaisse derrière la cime des arbres, et qui ferait apparaître l'esprit de la forêt. Hélas, trop excité par sa recherche, le terme lui avait échappé. Il était revenu sur ses pas pour interroger la femme sage, mais celle-ci s'était volatilisée. Il nourrissait le mince espoir de trouver l'entité sans avoir à utiliser le mot.

Sa déambulation le conduisit dans un corridor de mousse. Sortant un instant de l'épaisse forêt, il posa les pieds sur une racine d'arbre, non sans marmonner quelques mots d'excuse au grand chêne qui le soutenait, et se pencha vers les sphaignes. Avec beaucoup d'attention, il regarda les petites branches au milieu de la mousse. Il passa la main dessus et fut surpris de leur douceur. Lentement, il baissa son visage au niveau de la mousse et observa le lointain. Jamais il n'aurait cru que l'horizon pouvait être au ras du sol. Les petits insectes ne pouvaient peut-être pas voir la beauté du paysage en hauteur, mais ils voyaient le panorama à ses pieds. Peut-être que l'esprit de la forêt se cachait

là, dans cet horizon plus qu'étrange pour lui? Il scruta les mousses encore quelques instants avant de prendre une grande bouffée d'air. La sphaigne rendait l'air humide et des effluves de rosée se nichaient dans son nez. La minuscule forêt sentait l'eau sucrée mêlée à l'amertume de la terre. Cet assemblage d'odeurs rendait la recherche de l'esprit encore plus captivante. Et si l'esprit était dans les odeurs? Allait-il trop loin dans ses recherches? Peut-être. Mais une partie de lui savait que lorsqu'il le trouverait, il le saurait.

En se relevant, il dirigea son regard vers la cime des arbres. Les grands chênes qui entouraient le passage de mousse gardaient jalousement la beauté du paysage panoramique. Soudain, il aperçut un très vieux bouleau, couvert de chaga, qui se dressait, tant bien que mal, grand et fier au côté de ses compagnons. Près de lui, un érable à sucre se tenait bien droit, son énorme tronc et ses longues racines rendant compte des années qu'il avait passées dans cette épaisse forêt. Une cavité de la taille d'un raton laveur trônait au centre du corps. Peut-être que l'esprit se cachait là-dedans? Après tout, les Grands Pics étaient reconnus pour construire de beaux habitats douilletts. Il s'accrocha aux branches qui semblaient encore solides et se hissa vers la cavité qui n'était, par chance, pas très éloignée du sol. Les yeux à l'intérieur, il surprit une famille de nyctales qu'il avait dérangée dans son sommeil. Ce qui semblait être la maman lui fit de gros yeux courroucés. Il marmonna un pardon un peu maladroit et descendit de son perchoir. L'esprit n'était pas là.

Commençant doucement à perdre espoir à mesure que le jour tombait, il s'enfonça plus loin dans l'immense forêt. Une talle d'impatientes du cap et quelques têtes de violon lui indiquèrent qu'il approchait d'un étang. C'est alors qu'il vit passer dans son angle mort un éclat de lumière qui disparut aussitôt. Se retournant vivement, il tendit l'oreille. Seuls le bruissement des feuilles et les griffes d'un écureuil roux troublaient le silence. Soudainement, la même lueur apparut dans la direction opposée. Cette fois-ci, l'homme fut assez rapide pour apercevoir la forme d'un cerf enrobé de lumière. Son contour était flou, mais brillant dans la lueur du soleil couchant. Il se précipita, tout en bondissant entre les buissons de comptonie voyageuse à ses pieds. C'était lui, il en était sûr. L'être disparut dans les branchages vers l'ouest. Le soleil était presque à son plus bas; il n'avait plus beaucoup de temps. Durant sa course, l'esprit semblait se jouer de lui. Il avait l'impression d'entendre son petit rire cristallin dans les feuilles d'érable. Il esquissa un sourire et

redoubla d'ardeur. Sa longue course le mena vers un étang. Nulle trace du grand cerf. Le soleil disparaissant derrière la cime des arbres arborait ses dernières couleurs. Il avait été si près du but. Son regard se dirigea machinalement vers la berge de l'étang. Alors que les derniers rayons disparaissaient derrière les troncs d'arbres, il vit apparaître un Grand Cerf sur l'eau calme. Sa forme imposante aux contours lumineux le rendait irréel et magique. L'esprit de la forêt s'était finalement dévoilé à lui. Il regarda le Grand Cerf et celui-ci sembla lui adresser un sourire en coin. L'homme baissa la tête en signe de respect et le cerf fit de même.

Lors de son retour vers le campement, l'homme ne pouvait penser à autre chose qu'à la majestuosité du Grand Cerf qui s'était dévoilé à lui. Alors qu'il passait devant le wigwam de la femme Attikamek, il regarda autour avec l'envie de lui raconter ce qu'il avait découvert grâce à elle. Ne la voyant nulle part, il s'arrêta devant la porte de sa demeure et son regard s'attarda sur une souche d'arbre non loin. Sur le dessus, un petit cerf de la taille d'une main d'enfant trônait debout sur l'écorce. Tout sourire, il prit la figurine dans ses mains. La femme l'avait invité dans sa forêt et il s'y sentait désormais bienvenu. Quand le bois toucha ses doigts, un mot lui vint aux lèvres : Notcimik. C'était son nom. Il sut qu'il ne l'oublierait plus jamais.

Justine Duclos

L'obscurité lumineuse

Je me suis longtemps promené en forêt avant de m'y perdre. Un jour, j'ai emprunté un sentier inconnu, un détour que mes sens à fleur de peau me poussaient à explorer. Vous savez, cette pulsion qui vous dicte un mouvement sur-le-champ, indomptable, brusque? Dans cet élan de l'instinct mal géré, j'avais un cruel besoin d'aller voir ce qui se trouvait dans le détour des montagnes sapineuses. J'ai marché jusqu'à en oublier mes pieds, guidé par le vent et la rumeur du ruisseau.

Le soleil était tous azimuts et je me sentais léger, prêt à tout. Même si en guise d'équipement je n'avais qu'un simple bâton et quelques gorgées d'une vieille eau goûtant la stagnation. D'une façon que je ne pourrais m'expliquer, je progressais dans la forêt sans hésitation ni embûches. En temps normal, j'aurais pris le temps de tirer la boussole, de mettre des points de repère. Le passage formé probablement par des cerfs s'allongeait comme un couloir arrondi par la canopée, je le trouvais invitant.

Petit, j'ai passé d'innombrables heures en forêt à construire des cabanes qui dureraient l'instant d'une saison me permettant de m'inventer des vies impossibles, mais toujours, j'ai suivi les sentiers battus. Mes parents n'ont jamais su nommer ne serait-ce qu'une seule espèce d'arbre et pourtant, nous vivions parmi eux. Ils n'aimaient pas s'aventurer parmi les géants, je crois. Du mépris ou de l'ignorance? Je reste sans réponse. Pour ma part, je me suis toujours senti bien en forêt. Sans pouvoir me l'expliquer. Léger, libre. J'ai arpenté des kilomètres forestiers dans ma jeunesse, mais invariablement, j'ai suivi les sentiers battus.

Cette route sauvage donc, tapissée par la faune et la sensibilité même s'étendait sans fin le long du cours d'eau que j'entendais, mais ne voyais pas. Plus la forêt m'avalait, plus je respirais en elle, par elle. L'odeur de feuilles mortes avait laissé la place aux effluves boréales. Quand la flore change, l'air change aussi. Puis, le temps diffère et le mystère s'épaissit.

J'ignore comment cela est possible, mais j'ai soudainement réalisé que je ne voyais plus l'azur du ciel ni même l'origine du soleil. Pourtant, sous le dôme d'aiguilles et de feuilles, tout demeurait clair. C'est à ce moment que je me suis arrêté, légèrement paniqué. Ma tête voulait

rebrousser chemin tandis que mes jambes cherchaient à continuer. J'ai tourné en rond, hésitant. L'évidence m'a frappé : je ne savais plus d'où je venais. Le sol gorgé d'épines séchées et de mousse n'avait laissé aucune trace. Le cours d'eau quant à lui, s'était tu. Je pris alors une grande respiration, tentant de calmer les pulsations de mon cœur étourdi. Il me restait encore mon bâton et mon eau. Mais où aller? Quoi faire? D'un pas décidé, je me suis engagé dans ce que je pensais être mes propres pas.

J'ai longtemps marché à rebours en cherchant à remonter le cours d'eau et du temps.

Je devais avoir huit ans quand je l'ai aperçu pour la première fois. D'une noirceur sans fond, au seuil de ce que les mots peuvent décrire. Cette peur absolue d'être perdu et de ne pas retrouver son chemin. C'était alors en hiver, dans l'épaisse forêt gaspésienne. La seule fois, qu'enfant, je suis sorti d'un sentier tracé. Il devait faire moins quinze degrés. Mon cousin m'avait entraîné dans une chasse impossible au sapin le plus gros. Nous avons tellement bifurqué que nos propres traces n'avaient servi en rien à nous ramener. Sanglots, pleurs et cris se sont enchaînés jusqu'à ce que l'espoir de regagner la maison s'évanouisse avec la lumière. Le souffle court, tremblant, je l'ai senti cette fois-là, partout en moi. Puis, juste au moment où j'allais abandonner, le bruit d'une motoneige nous a guidés vers un sentier. Et le sentier blanc à l'odeur de gazoline vers le chemin de la maison. Je n'avais pas mangé de la journée suivante, enfermé dans ma chambre, transi sous la couverture de mes songes.

C'était différent, cette fois-là, dans la sapinière, j'étais plus à son écoute, il me surprendrait moins me répétais-je. L'odeur de la chlorophylle séchée collait à celle du fer qui émanait de ma sueur. Je regrettais mon cellulaire qui dormait dans la voiture. Aucune boussole. Rien. Je m'étais fait avaler par la mer d'arbres sans prendre de bouées, en pensant effrontément que je savais bien nager.

J'ai su que j'étais vraiment perdu quand je l'ai entraperçu. Il était différent. Nettement plus grand. Prodigeux même. Loin derrière le branchage serré – cette toile d'araignées sèches et ténébreuses –, je voyais son ombre lumineuse miroiter. Aucune façon de l'éviter. Peu importe où je regardais, il était là, engloutissant tout autour, m'appelant.

Une insoutenable chaleur provenait de cette obscurité indescriptible. Pourtant, le froid se logeait dans tous les recoins de mes articulations. Mon coude droit, celui qui écrit trop, se figeait dans une douleur digne du purgatoire. Je n'ai jamais été très religieux, mais Dante m'a fait souffrir. Au fond, il m'annonçait quelque chose de si simple. L'illumination du poète, je n'y crois pas. Je crois seulement au vivant. Perdu dans mes pensées, mes doigts se mélangeaient à l'essence de mon bâton et tout devenait un.

Je n'arrive toujours pas à expliquer la luminosité de cette scène. Plus j'approchais, plus tout devenait monochrome; d'un blanc argenté dont les tons s'évanouissaient dans un noir absolu, d'une opacité totale. S'agissait-il des racines de la couleur elle-même?

J'étais tout près. Je voyais même le relief de quelques cerfs s'y pencher. Pourquoi des cerfs? Organisme ultime? Sage, sensible et libre? Pourquoi eux?

Il était immense. Reflet étrange du ciel étoilé, il s'agissait bel et bien de l'obscurité lumineuse qui avale tout, l'ancre des âmes perdues et retrouvées, la porte vers le monde racinaire. Il faisait la taille d'un titanesque cratère. Je m'approchais malgré tous les signes, je marchais droit vers lui. En équilibre, au seuil de cette mort ondulante, j'épiais le lac ténébreux qui miroitait. Je voyais les ombres – ou était-ce leurs reflets? – des cervidés s'y engouffrer. Je n'avais d'autre choix que de les imiter. Sur le seuil de ce monde des mondes, j'ai tout laissé derrière moi et j'ai plongé. D'abord le froid, puis la sensation de bien-être. Je me suis senti couler, absorbé dans un malstrom silencieux.

Des étoiles scintillaient comme du plancton tout autour de moi. Je pouvais respirer dans cette noirceur; il me laissait vivre dans son monde. Moi, qui ne comprenais rien depuis plusieurs générations.

Je ne m'étais jamais perdu en forêt avant, parce que je ne la comprenais pas. Il a fallu que j'ose y plonger pour en saisir son incommensurable profondeur. Je ne crois plus être en mesure de sortir de son abysse. Pourtant, aujourd'hui, il me semble impossible de s'y perdre.

Sébastien Ste-Croix Dubé

le feu que nous créons

il y a des passages nécessaires. inattendus et délicieux. le goût de la joie.
signer le pacte de la synchronicité. ne plus se perdre de vue.

des arbres, des millions d'arbres. vert en dégradé et ordonné.
des champs d'arbres.
maintenant que tu les vois, tu les verras toujours.

le premier petit point d'eau marécageuse. la joie de s'y baigner. d'en
sortir brun.

l'ordre astral de rester debout autour du feu.
s'étirer jusque dans le ciel étoilé. se tricoter au présent.
madeleine raconte ce qui nous relie au monde.
boire la terre. ses mots-rivières coulent de la lune.
je pense à l'immensité intime.

ton corps ne ment pas, écrit effa¹. le cœur contre la mousse.
se plonger dans l'air que notre silence crée. moment de reliance.

retirer bottes et bas. accueillir insectes et moustiques.
ça respire enfin.
le cœur contre la mousse, le corps s'enfonce dans le vert et
s'envole à dos de buse, se promène d'arbre en arbre. observe
attentivement ce troupeau d'êtres silencieux. et pourtant,
ça jase dans l'invisible, ça écoute. vingt minutes pluggé sur l'invisible
en matinée – le réconfort de la lenteur et du vivant.

parmi les arbres, je libère du territoire.

je nous sens tricotés serrés.
le front contre le sol forestier, enfin renouer au monde.
ça dit, celui qui regarde bien finit par voir.

véronique² dit, l'immobilité, c'est le premier mouvement.
une phrase-allumette et tout mon feu s'allume.

elle dit, le centre est partout. la périphérie nulle part.
palpitations, frémissements des flammes.
je pense, ceux et celles qui m'entourent ont le verbe puissant.

deux oreilles et une bouche, disait la mère de véronique.
écoute le tambour en toi.
j'ajoute, deux yeux, deux narines, deux poumons, un cœur.
écoute tes rêves, ce sont tes histoires qui jaillissent.

des champignons, à la grandeur du sol forestier. petit, gros, orange,
brun, même bleu.
doux, texturé, odeur de framboise, fascinant. délice de sapin baumier.
trésor de chaga.
salutations au lac pendu.

immerger son corps dans l'eau.
délicieusement fraîche, bonne, vaste.
comment cette source nous a-t-elle échappé.
le territoire s'étire, s'approfondit.
l'eau nettoie.
sur cette plage, j'ai laissé un morceau de moi qui continue de grandir.

au retour du second point d'eau,
cette mue de couleuvre.
oui, ma peau était bel et bien trop petite.

toujours, la puissance du feu. ne jamais la sous-estimer.
chanter tous les mots qui nous traversent.
la guitare nous fait vibrer.
les feux sont vifs. mes ami.e.s m'émeuvent.
la lune veille.
le nous est fort et très beau.

on me dit que j'ai beaucoup d'énergie.
il est vrai que je me suis rarement vue en feu ainsi.
je ne résiste plus à celle que je suis.
je suis nouvelle et tout à fait moi-même.

effa écrit, parvenir à la joie, c'est être en dehors du temps habituel.

partout, la surprise de la simplicité. visages-sourires.
effa écrit, toute division est source de souffrance.
où je m'arrête, où je commence.
nous ne sommes qu'un.
je porte l'amour et la découverte du vrai vivant.

Jeanne Soubry



1. Gaston-Paul Effa, *Le dieu perdu dans l'herbe : l'animisme, une philosophie africaine*, Paris, Presses du Châtelet, 2015, 182 p.
2. Véronique Basile-Hébert



À hauteur d'humus



Un minuscule vertige

1

Par un matin brumeux de début septembre dans la forêt boréale de la Haute-Mauricie, au cœur des terres du domaine Notcimik, près du sentier Tipikan, sur un chemin forestier oublié, par 47°30'26.2" de latitude Nord et 72°41'06.9" de longitude Ouest, je pose mon corps comme un radeau des cimes sur la canopée minuscule.

2

L'endroit est choisi au hasard, là où mes pas de géant se sont arrêtés. Couché face à terre, j'inspire, j'inspire sans expirer de longues bouffées parfumées d'humus, de verdure, de fraîcheur humide. Mon corps gonflé tel une baudruche se rêve léger, tente de minimiser son empreinte dans le matelas végétal.

3

Panorama en mode macro de mousses, plantes et lichens. Les couleurs dominantes – vert, jaune, rouille, brun – prennent texture. Les formes se précisent, les disparités s'affirment, un monde se dévoile dans le mètre carré étalé à portée de mes yeux et de mes doigts. On dénombre plus de sept millions d'organismes vivants dans un hectare de forêt, mon territoire d'observation en compterait donc environ sept cents. Plus un.

4

Le plus gros, le plus visible, posé au sud du terrain exploré : un bouchon de lait de safran. Un champignon au chapeau rosé de huit centimètres de circonférence qui s'impose entre des tiges de mousses semblables à des pins de cinq centimètres de haut. Il les fait ployer, les tasse pour pousser à son aise en une lente et douce déflagration. Un Lactaire délicieux, comestible donc, mais déjà, un trou de la taille d'un doigt le transperce du sommet aux lames. Son odeur est plus terreuse que moisie, mais la chair blanche bientôt verdira, dans quelques jours ses voisins retrouveront leur place.

5

Polytrichum commune, se nomme la mousse qui ressemble à des pins miniatures. Leurs feuilles fines comme des aiguilles transpercent

par endroit la chair du Lactaire. Depuis la hauteur de mon poste d'observation, je les vois comme de petites étoiles vert tendre, plus soyeuses qu'elles n'en ont l'air, un simple souffle les fait frémir. Elles forment une constellation d'une soixantaine de pousses disséminées en grappes en tous points de la zone étudiée.

6

À côté d'elles, les feuilles de gaulthérie couchée semblent démesurées. Guère plus hautes, mais beaucoup plus larges, elles pourraient ombrager jusqu'à cinq pieds de *Polytrichum*. Je dénombre une quinzaine de tiges portant deux à cinq feuilles vert foncé. Séchées et infusées, elles servent de tisane, d'où son surnom de thé des bois. J'arrive trop tard pour voir ses fleurs blanches en forme de clochettes et trop tôt pour goûter ses fruits rouges à l'odeur de vanille et au goût mentholé qui rappelle la saveur des paparmanes d'antan.

7

Légèrement plus grands, mais bien moins présents que la gaulthérie, cinq plans de cornouiller du Canada peuplent les confins nord de mon terrain. Ses fruits rouges qui mûrissent à l'automne ressemblent à ceux du thé des bois sans en avoir le bon goût, ses feuilles se fument comme du tabac, mais je ne sais pas pourquoi on le surnomme « quatre temps ». Le plan situé au nord-ouest arbore encore les restes fanés de sa floraison au cœur de ses six feuilles nervurées et ovales. Ce bouquet d'une dizaine de fleurs est entouré au début de l'été par quatre feuilles blanches qui ne servent qu'à attirer les insectes pollinisateurs. Les fleurs, microscopiques, pétales jaunes et pistil violet, sont dotées d'un mécanisme trop rapide pour être décelé par l'œil humain. Lorsque touchée, l'antenne miniature d'un des pétales déclenche l'ouverture de la fleur en moins d'un millième de seconde, et catapulte du pollen sur le corps des insectes pollinisateurs.

8

Les insectes les plus visibles sont les maringouins. J'en compte huit. Pas un souffle de vent, ils planent au-dessus de la canopée minuscule, s'aventurent parfois dans le dédale végétal comme des hélicoptères entre les tours d'un cœur urbain. Je ferme les yeux pour mieux les entendre. Leur bourdonnement se fond dans l'acouphène ambiant qui falsifie le silence. Je l'imagine incorporer les sons infimes des feuilles qui poussent, de celles qui s'éteignent, de l'écorce qui craque, d'un

pétale qui se déploie, des pas des scarabées, des blattes, des fourmis, du frottement des vers de terre, des battements d'ailes des mouches à chevreuil, des papillons, des drosophiles, des racines qui prolifèrent. On est loin du silence.

9

Je rouvre les yeux, doté d'une acuité plus précise. Un champignon mauve pâle m'avait jusqu'alors échappé. Posé en plein centre du territoire, il est entouré de trois *Polytrichums* qui le dominent. Chapeau en ombrelle auréolé d'un téton, c'est un tout jeune cortinaire violet. La finesse de son long pied rose qui peine à pousser droit lui donne un semblant de grandeur. Il ne résisterait pas à la chute d'une feuille morte.

10

Un pouce à peine au nord du champignon, une longue tige couleur asperge rampe comme un lombric sur le tapis de mousses. Entourée de filaments qui lui donnent l'aspect d'une structure d'ADN, elle donne naissance de-ci de-là à de doux épis de lycopodes claviformes. La forme de ces ramifications lui a valu le surnom de patte de loup, c'est en fait une plante magique. Séchée, elle aide à digérer; mâchée crue, elle devient un purgatif; coupée, elle sert de décoration de Noël; brûlé, le pollen de ses spores s'enflamme pour le plaisir des cracheurs de feu; en poudre, elle rend visibles les ondes sonores. C'est tout? Non, mais c'est déjà pas mal.

11

En dessous, partout, recouvrant chaque infime partie du sol, rendant la terre invisible, ce que je croyais être de la mousse s'avère être des lycopodes brillants. Un élément important de la beauté de la forêt laurentienne, selon Marie-Victorin. Emberlificotés entre eux, frères tiges fournies en feuilles dorées, molles, comme fanées. Une légère brise les fait trembler. J'en presse un entre mes doigts, doux, humide, il reprend forme en dix secondes. Sous la surface de ma main, j'en compte au moins vingt-cinq. Calculer leur nombre sur la superficie du territoire que je survole me donne le tournis.

12

Les yeux fermés, je me tourne sur le dos. Je sens les mousses et les plantes me supporter, doux tapis d'un pouce de vie. Je laisse mes mains aller, je tente de reconnaître chaque espèce au toucher. Je distingue

les morts des vivants, mais je ne devine pas les couleurs. Les odeurs se mélangent, terre humide mâtinée de sève d'épineux. Une fourmi explore mon cou. Je fais le décompte des organismes vivants que j'ai pu observer depuis mon radeau des cimes : un plus soixante plus quinze plus huit plus cinq et un plus trente-neuf plus cent quarante-trois et je m'y perds et j'oublie tous ceux que je n'ai pas vus, enterrés sous l'humus, rampant entre racines et rhizomes, et les invisibles à l'œil nu, les nocturnes, les éphémères, et tous ceux dont je n'aurai jamais connaissance, que je ne peux pas même imaginer, léger vertige. J'ai failli tomber de haut.

13

J'ouvre les yeux. D'abord aveuglé par la lumière blafarde du ciel bas. Les nuages brumeux estompent la cime des épinettes et des sapins qui traversent mon champ de vision. Vus d'ici, les chemins sont des tranchées de ciel dans la forêt. Les arbres me semblent immenses. Ils sont mille fois plus grands que les lycopodes. Je me sens de la taille de la fourmi dans la canopée minuscule. J'observe deux mouches que j'ai préalablement prises pour des corneilles volant haut dans les cieux. J'entends beaucoup plus les oiseaux maintenant que je les vois. Une grive des bois, une mésange à tête noire, une paruline masquée. Et à ma gauche, des épinettes, frêles, les branches du bas en berne, barbues de lichen. À ma droite, des sapins baumiers, branches en l'air et vert fringants, bien alignés le long du chemin forestier oublié. J'essaie en vain de les dénombrer.

14

Au pic de l'exploitation forestière en Mauricie, dans les années 1870, le Saint-Maurice, ce presque fleuve, charriait un million de billots de pins et d'épinettes par an. La drave a cessé en 1995. Les machines n'ont plus besoin de la rivière, elles empruntent les trente mille kilomètres de chemins forestiers de la région. Combien cela représente-t-il de fois le territoire où je suis couché?

15

Basta de compter. J'inspire, j'expire, je me lève et regarde mon empreinte dans la canopée minuscule. Demain, il n'en sera plus rien.

Rodolphe Lasnes



La colonisation du sol

Des grains de sable clairs, marron ou gris, des cailloux arrondis ou acérés, quelques résidus de grumes sèches, une fleur de plantain écrasée, une fourmi trainant sa proie, des cheveux ou est-ce un filament de lichen nécrosé, une goupille d'aluminium, un élastique oublié... Sous nos pieds, l'infertilité.

De chaque côté de cette route forestière, le sol supporte un mince tapis de vies pionnières qui mortes seront recyclées en une couche nourricière - le sol fertile - où d'autres plantes s'enracineront.

Certains sols ont mis des milliers d'années avant d'offrir la couche fertile.

Le sol soutient le tapis vivant et
ce tapis crée le sol fertile

Les lichens

Quand une algue et un champignon s'étreignent pour la vie, un lichen naît.

Cladonie étoilée ou Lichen à caribou



Les mousses ou bryophytes

La bryophyte est sans fleurs, ni graines, ni racines, ni système vasculaire, mais dotée de filaments épidermiques qui la fixent à un substrat-roche ou sol à peine formé - et absorbent l'eau et les minéraux. Ainsi, elle avance et s'allonge dans l'enchevêtrement des colonisateurs du sol.

Polytrichum strictum ou mousse de calotte



Les lycopodes

Sur le chemin forestier en cours de régénération, une tige souterraine de lycopode sillonne le sol boisé et siliceux.

Elle émerge, rampe, allonge ses rameaux. Le long de sa tige, je sens de minuscules feuilles en forme d'écailles.

Lycopodium clavatum ou lycopode à massue



Les colonisations du minéral

La colonisation du minéral par la vie aurait débuté il y a un milliard d'années alors que des cellules procaryotes¹ recouvraient les zones terrestres humides. Il y a cinq cents millions d'années, les organismes macroscopiques, végétaux et animaux, commençaient à coloniser les milieux terrestres ; les hominidés, seraient arrivés il y a six ou sept millions d'années et le premier Homo sapiens il y a deux ou trois cents millions d'années².

Une colonisation lente très lente par la vie.

Des végétaux tels les bryophytes³, s'ancrent à la roche par des rhizoïdes⁴, meurent, se décomposent et ajoutent ainsi de la matière organique propre à recevoir... les lichens, les lycopodes, les plantes à petites racines suivies par les plantes à plus longues racines... La succession des espèces, succession écologique, engendre un écosystème riche et complexe.

Le sol de la forêt boréale est en général mince, acide et pauvre en nutriments. Fragile en cas de perturbations.

1. Des cellules, photosynthétiques ou non, dont le matériel génétique n'est pas dans un noyau mais libre dans la cellule.

2. Ces dates varient selon la source consultée et les nouvelles découvertes réalisées.

3. Bryo signifie mousse et phyto signifie plante. Ces petits végétaux chlorophylliens de 1 à 10 cm vivent le plus souvent dans les milieux humides et ombragés.

Source : Les Bryophytes : les mousses - Place de la Nature

4. Une longue cellule tubulaire ou filament cellulaire qui attache la bryophyte à son substrat.



Les horizons du sol

Le sol meuble se développe au fur et à mesure que se désagrège la roche et que s'accumule la matière organique laissée par les plantes pionnières.

Il est un mélange dynamique de minéraux, de matière organique, d'air et d'eau : il se forme, se transforme, se dégrade ou se régénère.

Depuis la surface, l'eau des pluies s'infiltrant et transportent les éléments du dessus vers le bas. Ainsi le sol comporte des couches de compositions différentes :

- La litière, horizon 0, est un tapis de feuilles mortes habitées par de nombreux organismes vivants.
- L'humus, horizon A, est une zone sombre formée de matière organique décomposée par les micro-organismes.
- L'horizon B, plus clair, contient moins de matière organique et plus de matière minérale.
- L'horizon C, encore plus pâle, est riche en fragments de roches.
- La roche mère ou le roc



Le carex, une plante vivace rhizomateuse, apprécie la terre drainée, sablonneuse et fraîche de Notcimik.



Les polypores, champignons lignicoles, annoncent la mort de l'arbre. Ils recyclent ainsi le carbone organique pour un nouveau cycle vivant et constituent des micro-habitats riches en biodiversité.



La colonisation du sol est un processus très variable. Après un volcan, une forte érosion hydrique ou éolienne, les plantes pionnières graduellement se réinstallent, régénèrent le sol pour la suite des choses.

Des espèces exotiques introduites hors de leur aire de répartition naturelle, peuvent envahir, dominer et menacer la survie des espèces indigènes. Elles peuvent aussi s'hybrider avec ces dernières.

La colonisation du sol modifie la composition des écosystèmes, pour le meilleur ou le pire... pour longtemps ou non... souvent, trop souvent, les humains s'en mêlent.

Monique Pagé



Une clôture de piquets et de broches « colonisée » par la végétation, mais ces fils métalliques bientôt camouflés se transformeront en piège mortel pour un cerf en fuite.

Reconnaître ses racines

dans l'ombre de l'humus
des cellules gorgées du désir
d'occuper tout l'espace
enlacent les cristaux minéraux
humide préhension
la vie rayonne

le lichen repousse le bryophyte
une grenouille immobile guette tout ce qui bouge
les mouches noires aspirent à mon sang nouveau
des cellules échafaudent
un monde de géants
qui se déploient
vers la lumière du jour et de la nuit
s'enfoncent dans les ténèbres du sol

et moi je cherche une entaille dans un arbre
pour m'y protéger m'y retrouver
son eau vivante
dissoudra ma peau ma chair
ne laissera que mes os de bois
manœuvrant dans la sève commune

L'écho du mythe

Les nymphes des forêts, apprend-on dans l'histoire antique, dansaient tels les parfums sylvestres, chantaient avec les sources d'eau vive. Je crois que les sylphes, les elfes, les fées et... les esprits de la forêt chez les Premiers Peuples des Amériques ont peuplé les bois de toutes les époques. Quand ces lieux furent charcutés, ces esprits se sont liés à la chair suintante des arbres.

Le bois équarri à la hache ou démembré dans les scieries conserve le souffle mythique de ces êtres légers désormais immobilisés dans l'étroitesse des charpentes. Leurs mélodies ne sont plus que gémissements. Qui accusent.

Parfois ils unissent leur souffle pour y tordre un nœud jusqu'à le fendiller. Une fine poussière s'évade alors du monde des colles et de l'opacité cloutée pour joindre le clair de lune.

Certains jours, leurs humeurs – ou est-ce la mienne – influent sur le temps qu'il fait. L'humidité libérée du bois me laisse deviner les larmes de ces prisonniers et prisonnières recroquevillés autour d'une fissure.

Je ne sors plus. Je marche sur la pointe des pieds, je feutre ma présence pour ne point les apeurer. Je sonde l'écrin de mon espace clos et parfois... les esprits de la forêt se laissent apercevoir entre le crépuscule et l'aurore. Je m'enrobe de leur chatolement et greffe leurs existences à mes heures lentes.

Une nuit, ils ont séduit les fourmis qui depuis grignotent la charpente de ma maison. Le crissement de leurs pinces ébrèche le silence et défait mes attaches au sommeil.

Désormais, j'épie mon foyer poreux à tant d'existences. Je veille. Je m'imprègne d'intangible. J'observe ma peau devenir translucide. Et quand des lueurs bleues y pénètrent et s'en dégagent, mon corps s'allège. Je danse. Je rejoins le chœur des nymphes, des sylphes, des esprits de la forêt. Nous nous évadons hors de l'humanité meurtrière.

La forêt de mon enfance

Des arbres vigoureux, des arbres morts tombés au sol ou appuyés à leur voisin ; des arbustes, des plantules, un sol irrégulier, une zone plus rocailleuse une autre plus humide ; des animaux que l'on voit, des animaux invisibles parce que futés ; des vies microscopiques dans les arbres géants ; l'entrecroisement des branches d'espèces variées en une canopée entière ; les grognements, hurlements, pépiements, ululements, ronflements, leurs échos ou le silence ouaté de la neige ; les courants doux, les turbulences du vent ou de l'eau ; les aubes, les rayons ardents du zénith, les crépuscules, les ombres et les ténèbres ; les odeurs de musc, les relents de pourriture, les effluves du sang frais, les remugles de l'humus, les senteurs de pelage mouillé, les parfums des fleurs ; les

légendes, les mythes, les savoirs et les accroires, les paroles sages, les frousses ancestrales et aussi... la cabane d'un ermite, les pas feutrés d'un braconnier... les vies multigénérationnelles ; le désordre fertile. La forêt est pluralité.

Je me rappelle ce film de cape et d'épée : scène courte, très claire dans ma mémoire où des mousquetaires valeureux traversent une forêt, galopant devant ce qui m'était apparu une armée d'arbres en rangées. J'étais une gamine et j'avais dit à mon père : ce n'est pas une forêt ! C'est un décor ?

Mon père m'avait alors expliqué qu'il s'agissait d'une plantation... de conifères. Le sol couvert d'un tapis d'aiguilles, rien à mi-hauteur, rien en vue sauf la monotonie des formes et des couleurs, l'absence... de cachettes pour les animaux.

Depuis, j'ai voyagé et revu de ces plantations en Écosse, en France, en Irlande et... ici. Même erreur, même pauvreté des écosystèmes. Pour moi, une plantation n'est pas une forêt mais de la chair à tronçonneuse, une pâle réplique, un décor forestier. Au mieux, un jardin cultivé pour sa récolte.

La forêt de mon enfance, dans la MRC Matawinie, nous obligeait à plier les genoux, à nous pencher, à enjambrer roches et branches au sol, à exercer une vigilance constante pour y débusquer les traces du lièvre, l'empreinte d'un renard, d'un coyote ou celle d'un ours, pour déduire qu'un cerf avait passé la nuit ici, pour reconnaître le trou dans la neige laissé par une perdrix...

Notre forêt n'était pas sanglée de piquets ni de broches métalliques, elle filait à perte de vue. Et les soirs d'hiver quand les hurlements des loups résonnaient dans les filets bleus de la lune, nous nous sentions au cœur du monde.

Un nœud dans notre histoire

autrefois les arbres souriaient
mais un nuage noir

venu sur une coque de bateau
a serpenté entre résineux et feuillus

chairs tranchées les arbres ont pleuré leur sève
faune traquée la fourrure a saigné

un traquenard noir
a drainé les richesses de la rivière Tapiskwan,
le charbon de la forge
a rougi le métal
sonnant

froissée de replis bibliques
une robe noire a enserré le peuple Atikamekw
dans une toile d'araignée
nouée de silence

L'embâcle

En 1917 le gouvernement fédéral a cédé toutes ses installations sur la rivière Saint-Maurice à la « St-Maurice River Boom and Driving Company »¹.

toujours plus au nord
les rampes de mise à l'eau les glissoires les billes
à projeter vers le sud

embâcles
encombres des berges
au fond de la rivière le mercure sainte
la vie vacille

Monique Pagé

1. Le flottage du bois dans les Laurentides – Chroniques anachroniques (montrealbb.ca)



Horizons du vivant



La forêt pulse dans mes doigts

N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures

Proverbe tzigane emprunté à
Natasha Kanapé Fontaine

l'été s'étire dans le vert de la mousse
absinthe
anis
chartreuse
septembre invite encore à l'ivresse
je me dépouille de la ville
laisse tomber la vitesse
l'obligation
tout voir tout faire
se trouver nulle part s'étourdir partout
je renonce à
ce qui me sépare de l'humus
pénètre dans le sentier
sans chaussures ni chaussettes
le vent retient son souffle
moi mon poids
j'essaie la délicatesse du pas nu

au pied d'un pin mon pied
disparaît dans la douce moiteur
d'un tapis de sphaigne
mon front ma joue contre le tronc
je me dépose
caresse son écorce écailleuse
jusqu'au timide craquement de ses branches basses
j'ai de la résine à la commissure des lèvres

tout près
les épinettes maigres
se mêlent de ce qui les regarde
en dardant toutes leurs aiguilles
vers le soleil

je m'étends dans le paysage
écarte des doigts la fourrure verte
décille la forêt
une araignée tisse sa toile dans mon regard
j'abandonne mon cou mon épaule
à la morsure discrète
des moustiques d'automne

je repose en récamier
sur le sol duveteux
j'effleure les bryales
redresse les tiges de lycopodes
la mousse pointe et me chatouille
je frissonne
palpe de minuscules champignons roses
la forêt pulse dans mes doigts

Roxanne Lajoie



Horloge de pin

assis au milieu des humains et des forêts
à la limite précise des étoiles
sur mes doigts flotte un amas de branches perdu
trouvé dans le chaos du vivant jamais égaré

par le radeau patenté des songes, je vogue

les branches équilibristes aiment s'envoler

leurs écailles rappellent la peau des océans

je me fais arbre parmi les autres
immobile
mais je pense
encore
trop

le temps ligneux est un autre
il s'inscrit dans les replis du cambium
que mes doigts effleurent
à la recherche d'un souffle

tandis que

la feuille de l'être
absorbe la lumière
pour la partager
aux racines mondes

puisque

je marche dans l'écume des nuits
au cœur palpitant la déraison
à la découverte d'une talle
de chanterelles bavardes

au risque

de répéter sans cesse la simplicité
ici, dans la brume des rêveries
le temps est différent
il est celui des arbres
peu à peu mes doigts deviennent branches eux aussi
ma colonne vertébrale craque comme l'épinette noire
ma nuque se raidit se fige se fixe se ramifie
mes jambes muent en racines de baumier

je panique dans l'immobilité
rien n'obéit aux lois des sens

je vois mes orteils changer en rhizomes
les branches en équilibre se sont soudées à mon corps
je ne m'appartiens plus
le lichen pousse sur ma gorge

bientôt mes yeux se fermeront sous l'écorce
et le murmure des arbres m'emmènera
dans la pointe de l'aiguille du pin et du temps

Sébastien Ste-Croix Dubé

Fréquence forêt

I. DANS LA FORÊT

I. I.

Hors des sentiers, la beauté se fendait dans un branle-bas innommable. Les chaussures s'enfonçaient dans cette putréfaction, prises en entaille entre les mailles. La végétation déployait brusquement les pièges qu'elle avait noués.

I. II.

Vouloir s'agripper aux branches accessibles d'un arbuste du Diable (*Oplopanax horridus*) se révélait imprudent, le lien se transformant en attaque brutale. Faisant croire qu'il pourrait être un allié, trompé par la mousse qui couvrait ses épines, il se hérissait violemment.

I. III.

C'était sur les surfaces âpres et glissantes, sur ces apparences trompeuses que les membres dérapaient à maintes reprises. En sautillant entre les pierres, patauger dans ce filet d'eau froide ouvrait une brèche dans l'épaisseur de la forêt.

I. IV.

À l'écart, dans ce dédale de branches, la forêt se remplissait d'un étrange sentiment. Au moment où avec la scie nous commettions le sacrifice, les troncs rejetaient leur lourdeur sur le sol. Pour ce refuge bringuebalant, l'humidité pesait tout comme sa raison d'être.

I. V.

À peine visibles, des bouts d'écorces étaient retirés en lanière sur les longueurs des résineux. Signes d'un passage en ces lieux, ces traces révélèrent que nous n'étions pas sur nos terres, même en étant dans les bois.

I. VI.

Durant le retour, l'appareil localisateur en poche, une odeur prégnante de champignons frôlant les narines, le bruit d'adieu du feu s'infiltrait lucidement pour éclairer la voie. La lueur de la lisière léchait l'espoir d'appartenir à ce monde en toute impunité.

HF



HF



À l'écart

I.IV

Fréquence Forêt



HF



Hors des sentiers, la beauté se fendait dans un branle-bas innommable. Les chaussures s'enfonçaient dans cette putréfaction, prises en entaille entre les mailles. La végétation déployait brusquement les pièges qu'elle avait noués.

I.I

II. AU-DELÀ DE LA FORÊT

II. I.

On cherchait à distinguer désespérément le proche et le lointain, les graves des aigus. À chaque nouvelle respiration, les figures et les fonds de ces bois avaient l'air de venir et de s'en aller. Des parties s'isolaient, d'autres se rassemblaient délibérément.

II. II.

Sans interruption, l'eau coulait et percolait dans la mousse floconneuse. Elle suintait de toute part avant d'être aspirée par le feuillage, à travers les cavités du végétal. L'effort de la forêt consistait à aspirer goulûment le liquide dans ses entrailles.

II. III.

Peu de rayons de lumière transperçaient le filtre sylvestre. Ils se réfractaient à travers les nuées broussailleuses, changeant un instant de couleur. Perdurait du brouillard, une suspension lourde, un flou qui regroupait les arbres mués en figures fantomatiques.

II. IV.

Chacune des feuilles reflétait le ciel, avec sa nuance, sa saturation. Les niveaux de vert laissaient apparaître les veines à la surface créant des variations de fréquences que l'habitué de ces lieux différenciait plus profondément.

II. V.

Avec l'intention d'anticiper une mauvaise rencontre, le chemin prenait l'apparence d'un long ruban jusqu'à l'émergence d'un jappement lointain. Le regard se prolongeait entre les troncs, tout comme l'ouïe, pour alerter d'un surgissement brutal.

II. VI.

Les frêles filaments qui pendillaient des arbres évoquaient avec insistance une dévastation pesante et funèbre. L'univers touffu, les chevelures figées, les pattes d'araignées paraissaient endormis pour toujours, imposant leurs silences.

III. EN SUIVANT LA FORÊT

III. I.

Nos bas frôlaient les plantes des bords du sentier qui frétilaient en retour. Ainsi les *gaulthéries*, les *mahonias* et le *houx* crépitaient tandis que les oreilles s'entêtaient à les ignorer. Les pommes de pin au sol s'évertuaient par alternance à sonoriser la promenade.

III. II.

Régulièrement, d'un ruisseau sortait un bourdonnement en crescendo ou en decrescendo. Et masqué ponctuellement par une masse ou par une situation topographique, il s'imposait en se révélant à la vue. Le bruit blanc se liquéfiait dans les remous.

III. III.

Une séquence semblait appartenir au même fragment de chemin. Un tournant, une pente, sinon un rétrécissement amorçaient un nouvel enchaînement. La prochaine section s'identifiait avec la même harmonie, avec le même suspense.

III. IV.

En quelques instants, les cuvettes moussues recueillaient les échos, lancés par une bouche ouverte. Une brève retenue de l'audition et l'instant hasardait d'en saisir les caractères absorbants ou résonants, en ricochant dans ce semblant de vallée.

III. V.

Pour jouer, les branches sèches brisaient, pressées par le poids du corps. Par un jeu subtil, les sillons des écorces grésillaient sous les frottements d'un bâton. Les tapements retentissaient selon les essences et les creux des bois.

III. VI.

Peu de choses, sinon un hélicoptère qui entrait par effraction, troublant cet environnement avec des longueurs d'ondes évoluant progressivement. Malgré un champ de tir au loin, on pouvait discerner les cris rouillés d'un aigle en vol au-dessus des cimes.

IV. AVEC LA FORÊT

IV. I.

Les prochains élus semblaient sortir du rang montrant leurs branches bien formées et leurs troncs aux dimensions honorables. Chacun suant, pas l'un plus que l'autre, ils avaient leurs destinées, qu'on anticipait à leur place, en leur nom.

IV. II.

Tandis que les fourmis forestières grimpaient sur nos corps en mouvement, la courbe de la lumière projetait sa prochaine éclaircie. Dans ce jardin d'airain s'accumulaient les plans d'une composition arithmétique.

IV. III.

À la vue des coulures blanchâtres sucrées sur l'écorce, l'inquiétude naissait, attribuable à l'agression d'insectes perforateurs. Entre les odeurs de sève fraîche, le paysage arpenté se nourrissait d'engrais jeté en grandes lancées.

IV. IV.

Dans une zone plus sombre, plus reculée, où l'ombre semblait avoir été séquestrée, un peuplement d'*ifs* (*Ilex*) confinés partageait l'espace où les cervidés avaient établi leurs lits. Une opacité lourde et mystérieuse régnait.

IV. V.

Encore une fois, l'atmosphère métallique semblait avoir encadré l'espace de la forêt. Le chemin s'était refermé âprement, loin des paupières apeurées. Seuls un grondement lointain, une émanation, indiquaient ce qui s'y déroulait.

IV. VI.

Dans ce vide, les espèces pionnières ressaisissaient le paysage et redonnaient la splendeur à l'aigle qui trônait sur le dernier *arbousier* (*Arbutus*). À découvert, entre les trous laissés, les floraisons suaves de *digitales* modulaient l'espace.

V. POUR LA FORÊT

V. I.

Les racines s'ouvraient pour laisser franchir les lieux. Le pied cherchait la surface plane par tâtonnement. Elles rythmaient la cadence, communiquaient leur ouverture en vibrant dans tout le corps. Le trémolo glissait à travers l'ossature.

V. II.

Longtemps, dans la file sinueuse, les voix vibraient au milieu des arbres marqués d'un trait. Ces paroles mêlaient jacassements et jeux de questions. La forêt buvait ce langage incompréhensible qu'elle interprétait comme un signe d'amitié.

V. III.

Il serait possible de trouver les points de passage, de lire entre les lignes, entre les troncs. Ce sentier balisé deviendrait une phrase ayant un sens pour la communauté, une ritournelle fredonnée en boucle.

V. IV.

Sans doute, le circuit ne troublerait pas l'ombre et la lumière, garderait intactes les zones humides et sensibles, arpenterait le territoire en cherchant indices et profondeurs. Chaque bruissement garderait sa place et son intensité.

V. V.

Ici même, un arbre en frottait un autre dans un étrange couinement répétitif. Et ce grognement devenait un langage pour le protecteur de la forêt. Le gémissement de ce grand végétal se faisait entendre en lui et lui parlait au cœur.

V. VI.

Probablement quelque part, un arbre géant s'était rompu bruyamment, entravant la voie balisée. Le fracas se faisait encore ressentir, et bientôt sciée en deux, l'entaille encore chaude formerait une marque murmurée dans la mémoire du trajet.

VI. PARMIS LA FORÊT

VI. I.

Là où s'accumulaient matières et indices d'agonie, les invertébrés salivaient les bois morts encore en érection, fragilisant leur structure jusqu'à les rompre progressivement en tas de sciures fécondes. Les buttes, aspirées par les lèvres, fondaient lentement.

VI. II.

Des traces avaient décimé un arbre à terre, gravant de magnifiques cavités cylindriques entre l'écorce et le tronc. Elles s'amusaient elles aussi à graver des cheminements exposés sur les surfaces dénudées.

VI. III.

En fouillant, les trous se révélaient des hôtes d'espèces qui en tiraient parti pour se camoufler et assurer leur descendance. Les boisés tremblaient par le tambourinage des pics en offrant gîtes et concerts à d'autres progénitures.

VI. IV.

En évidence, les fougères comme témoins curieux de l'évolution semblaient saluer les visiteurs en faisant tanguer leurs flamboyants plumeaux. Un léger frémissement d'écailles et de spores nageait entre les notes montantes et descendantes.

VI. V.

Subtilement, les espèces se comportaient comme de la limaille de fer dans un champ magnétique de couches d'acier, en bougeant comme par attirance. Pour les déceler, les perceptions devaient se stratifier en cherchant la hauteur du moindre chuchotis.

VI. VI.

Pourquoi attirer l'attention par une clameur quand la survie dépendait d'une présence alarmante ? Dans cette logique, chaque espèce devrait être à l'affût du moindre froissement et rester muette aux tentations savoureuses.

Yannick Guéguen



Une valse à trois temps

UN

Les grands vents soufflent sur ma tête leurs feux de cime. La trajectoire générée par Google en mémoire, je parcours d'un pas mal assuré les trottoirs arides du quartier Saint-Sauveur. Je suis à la recherche de grands feuillus. À force d'absence, je perds ma capacité à scruter l'horizon. Les yeux rivés au sol, je fais attention où je mets les pieds. J'évite les crottes de chien, contourne les sacs d'ordures, déjoue les éclats de ciment. Complètement perdue, c'est le nez dans mon foulard que je tombe sur elle par hasard. La forêt miniature. Ébahie, je m'accroupis vers elle et la salue.



DEUX

L'eau comme liant, le groupe se soude, les corps sensuels convergent. Tandis que le soleil fait briller les dents, la forêt mauricienne flotte tout autour. Son aura attire mon regard, m'invite à l'intérieur. Dans le silence feutré, je la vois. Gantée de patience, l'âme de la forêt soigne ses blessures. Doucement, elle applique un baume d'herbes recueillies de son sein. Puis, elle panse ses plaies avec une bienveillance qui irradie vers moi. Ses gestes arrivent à faire disparaître sa douleur, mais son indignation refuse de se taire. Le pillage de sa vitalité, les coupes au noir sur sa peau déjà à vif, le déchirement à répétition de sa trame identitaire, le sacrifice de ses paysages originels, l'ennui de son chez elle... Toute cette violence pourtant ne vient pas à bout de son courage. De ses yeux coulent des larmes, un trop plein d'eau qui agit comme un liant.



TROIS

Abandonnées sont les bottes à la mort du bucheron. Abandonnées sont les bottes à la vie de l'homme-sphaigne.

Johanne Bilodeau



La douceur des épinettes

La Classique internationale de canots de la Mauricie
ralentit notre montée
au retour
c'est le Rodéo de Saint-Tite
entre les deux
un petit étang creusé dans la boue
et toute la douceur des épinettes.

Une idée de la forêt
entre racine et tronc
richesses et ressources
en paix
nous marchons à reculons
plus prudents
qu'une poignée de nuages
qu'il faut sauver des eaux.

La mousse
impose son présent
cherche la fleur
l'impression de dériver

je ne suis plus d'essence une menace
je suis de la nourriture
à travers mon linge.

Rien d'immobile
tout est une question d'échelle
une fissure dans le lichen
mais rien de brisé

la comptonie voyageuse
me perd
dans la durée
là où les abeilles se transforment en flammes.

Dominic Marcil

Mémoire de papier

Il était une fois une forêt immense, tellement grande que les oies des neiges et les bernaches volaient des semaines du Nord au Sud pour la traverser. Tous les verts que tu peux imaginer s'y trouvaient : vert tendre, vert foncé, vert kaki, vert pomme, vert bouteille... ils s'épalaient en pagaille de l'est à l'ouest du continent. Maintenant, ferme les yeux : un parfum de résine flotte dans l'air; du sol montent des odeurs de feuilles sèches, d'humus, de champignons. Des ruisseaux et des rivières font de petits clapotis. Parfois ils se croisent, en irriguant la terre sur leur passage avant de se jeter dans des lacs longs, des lacs ronds, des lacs de toutes les formes. Certains vont même jusqu'au fleuve, jusqu'à l'estuaire gigantesque qui s'élargit au point où on dirait que c'est la mer, et pourtant l'océan est encore loin. Durant les longs mois d'hiver, les couleurs disparaissent, tout devient blanc, silencieux. Au début, il y a juste de petites dentelles gelées sur les cours d'eau et puis la glace s'installe pour de bon, des glaciels et des bouscucuels se forment, les branches se couvrent d'une chape de neige éblouissante. Au printemps, les mouvements désordonnés des rivières réveillent le monde à grand fracas, avec de puissants craquements, des plaques glissantes, rapides et percutantes. D'interminables gargouillis remontent depuis les profondeurs. L'énergie pulsant au cœur de la terre affleure d'un coup, dans le tumulte des débâcles et des crues.

Au beau milieu de la forêt, un arbre se dressait, tout jeune encore, sur la rive d'un lac tout rond. – C'était quoi comme arbre, grand-papa? Un bouleau ? Un érable ? Non, c'était une épinette, elles aiment bien s'installer au bord de l'eau, les épinettes, comme ça leurs racines sont toujours un peu humides, elles les plongent dans la terre pour aspirer des gouttelettes. C'était une grande épinette noire, bien plus grande que toi Violette ! Si tu avais voulu grimper jusqu'au sommet, il t'aurait fallu une journée entière – Si j'avais été un écureuil je serais arrivée en haut en cinq minutes! – En fait je t'aurais empêché de monter, tu n'as que huit ans après tout, c'est bien trop dangereux, et puis l'écorce est tout effilochée, tu aurais eu les mains vraiment abîmées. L'épinette a l'air un peu frêle avec son tronc tout mince et ses petites branches qui lui font un drôle de chapeau tout en haut, mais elle n'est pas si fragile que ça, c'est juste l'impression qu'elle donne. À vue de nez, je dirais qu'elle avait au moins 30 ans, mais 30 ans pour un arbre qui peut vivre

jusqu'à 250 ans, c'est tout de même assez jeune, tu ne trouves pas? Juste à côté de l'épinette noire, il y avait un vieux pin gris. Tu te souviens de la comptine des pins ?

Violette ouvre la main
cinq aiguilles
cinq doigts autour de ma paume blanche
pin blanc !
deux aiguilles
deux doigts comme les deux plumes du carouge
pin rouge !
deux petites aiguilles repliées
retroussées comme les oreilles des petites souris
pin gris !

Bon, ça va être l'heure de se coucher. La prochaine fois qu'on ira à La Tuque, je t'emmènerai au lac, je te montrerai l'épinette noire et le pin gris.

C'est la première fois que je reviens dans la région depuis la mort de mon grand-père. Il est parti trop tôt, sans tenir sa promesse.

J'ai repéré l'endroit sur l'une de ses cartes, stationné l'auto près de l'entrée du sentier en bordure de la 155. De loin me parviennent le bruit tonitruant des scies à chaîne, les pétarades des tronçonneuses, les sons assourdissants des troncs qui chutent. Leur effondrement résonne dans toute la forêt. Très vite je me heurte à des banderoles qui ceignent les arbres, il est interdit de passer, le chantier est proche. Mes jambes flageolent, vacillent, elles refusent de me porter plus loin, alors je m'affale dans la mousse, je m'agrippe aux lichens rêches. Tout près de mon bras gauche il y a une talle de monotropes uniflores – grand-papa les appelait des plantes fantômes, mais il m'a toujours semblé que ces étranges pipes blanches et translucides venaient d'une autre planète. On dirait que les bruits se sont atténués, c'est peut-être la mousse qui les absorbe, en tout cas je n'ai plus la force de me relever. Alors que je roule sur le côté pour m'appuyer sur mon bras droit, des taches de couleur fauve attirent mon regard, à deux ou trois pieds. Des champignons sans doute. Ce sont des omphales à pied ténu, apprendrai-je plus tard – un nom aussi mystérieux que l'univers dont ils proviennent, invisible car en grande partie souterrain. Comment savoir ce qui se passe dans le

monde en-dessous, dans les tréfonds de la terre où s'entremêlent le mycélium, les mycorhizes et les racines?

L'odeur me saisit à chaque fois que j'entre dans la pièce, une odeur de résine, de sous-bois, d'humidité aussi, et puis un je ne sais quoi qui évoque l'herbe. Une vingtaine de feuilles enforestées sont étalées sur la table basse. Des feuilles composées une à une à l'aide d'un cadre en bois recouvert d'un tamis et d'une pâte grisâtre, floconneuse, dans la cafétéria de l'école forestière de La Tuque, devenue le temps d'une matinée un espace de création. Les incrustations végétales prolongent la balade en forêt, les participants et participantes ont ramassé ce qui est tombé sous leur regard, sous leur main, c'est maintenant l'heure de placer les trouvailles sur la pâte à papier mâché, sur le tamis. Chaque captation témoigne d'une sensibilité particulière, d'un goût personnel, chaque assemblage laisse deviner, sur la feuille enforestée, la signature secrète d'un accord noué avec la forêt.

Il m'a bien fallu deux heures pour repasser les feuilles au retour de l'atelier, elles étaient encore gorgées d'eau, certaines à peine essorées. Chacune offre une déclinaison différente de l'univers forestier, sortes de tableaux ou de paysages sylvestres en miniature où la matière impose ses formes, sa texture, ses couleurs. Les incrustations conservent les traces des cueillettes le long des sentiers. Même si elles sont détachées de l'écosystème qui les a vues s'épanouir, il y a encore de la vie en elles, une matière vibrante qui se transforme et qui relie les êtres de toute nature, qui les enchevêtre.

*Une longue tige bordée de perles vertes quelques touches de jaune
Linnée boréale
échappée d'une estampe japonaise
Deux achillées différentes placées côte à côte deux arbres
en miniature
Filaments et graines entremêlés
Aiguilles de conifère poussière d'humus petits bouts d'écorce
Minuscules fragments de poussière noire
du charbon peut-être?
Des fleurs incrustées grises jaunes rouges vertes
de toutes petites fleurs pelucheuses
Fougères achillées vesces à épis, américaine,*

Jargeau? forêt miniature d'un vert foncé soutenu qui
 s'invente sur le papier
 Fougères minuscules, petites fleurs jaune citron, pétales jaune pâle,
 des nuages que le vent emporte
 Fragments de feuilles, aiguilles de pins et de sapins
 des lettres en bleu refont surface... d... oul... passées entre
 les mailles du broyeur
 À droite deux feuilles de fraisier des bois
 disposées l'une en dessous de l'autre
 à gauche une délicate fougère
 au-dessus une feuille de framboisier, bien découpée
 à leur pied des petits filaments entremêlés
 comme pour les ancrer dans le sol de papier
 symétrie des motifs harmonie des formes
 l'œil rebondit de l'une à l'autre avant de s'apaiser
 Un bouquet d'achillée et de comptonie voyageuse
 le goût de la tisane encore dans la bouche
 Une feuille rouge cramoisi de la vigne-vierge peut-être?
 quatre folioles un quatre-temps?
 Un mouvement part du bas du sol avec des poussières noires et
 des pétales bruns se prolonge le long d'un arc en aiguilles de
 pin
 Au milieu du tableau une immortelle entourée de mousse
 et de lichens
 Tableau abstrait avec filaments de lichens s'étirant de bas en haut
 tons de jaune de vert et de gris
 Achillée gracile vesce jargeau feuille d'érable minuscule
 Tapisserie aux motifs floraux
 Des feuilles disparaissent à moitié mangées par le papier
 Trèfle des champs tiges surmontées de calices gris
 prairie en miniature
 Érable rouge lycopode comptonie voyageuse
 Fougère flanquée d'herbes ou de paille un arbre perdu dans
 l'immensité blanche
 Papier recouvert d'une épaisse couche d'humus
 un sol sur lequel marcher
 Petite plume noire du jaune le long du penne écorce de
 bouleau aiguilles de pin
 Des filaments en circonvolution s'enroulent sur la feuille
 dessinent des motifs abstraits

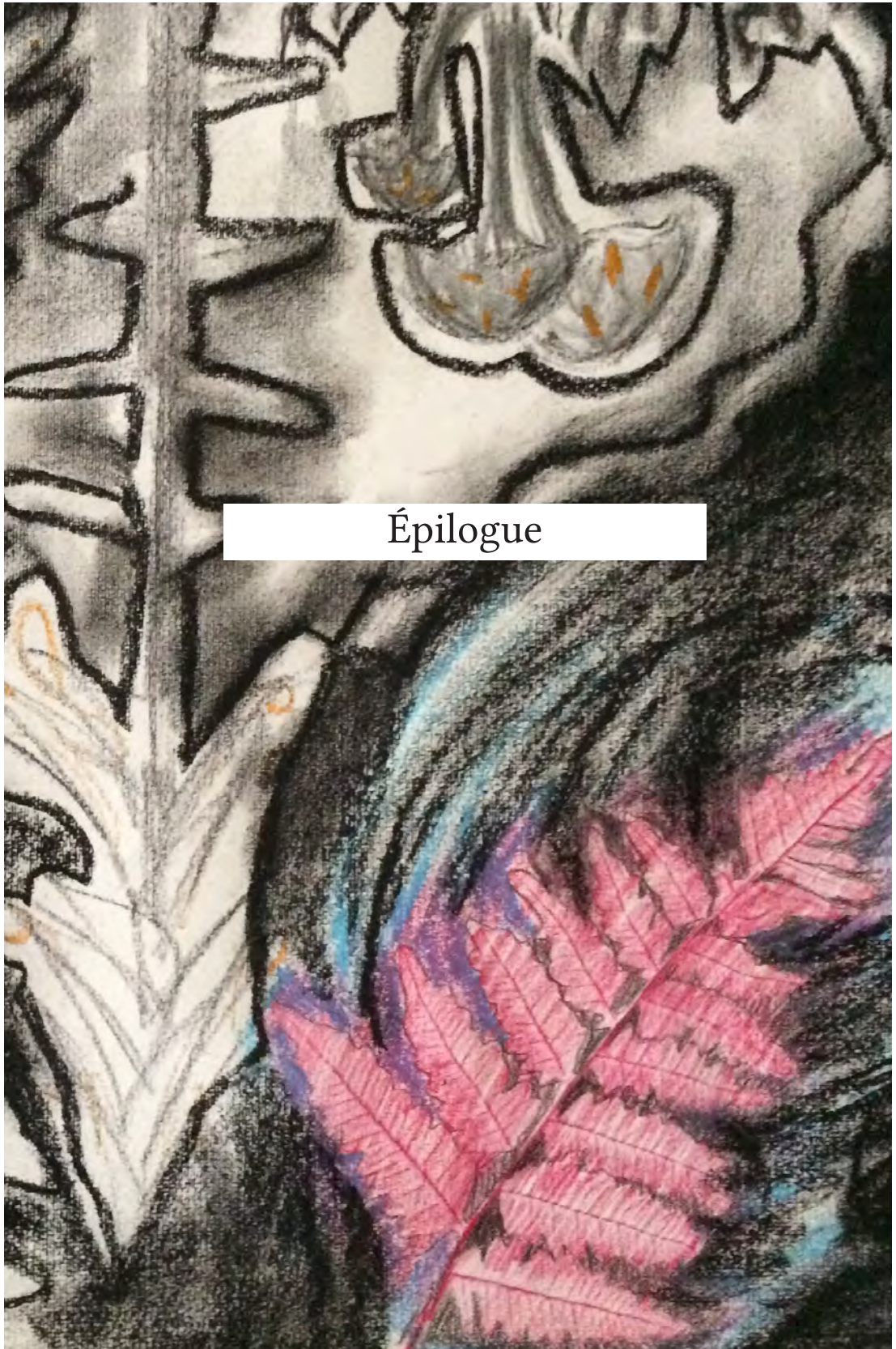
Dans le bol du mélangeur, j'ai versé de l'eau, des languettes de papier
 déchiqueté, des fragments d'articles ou d'essais en devenir, de mémoires
 et de thèses lus et corrigés. En broyant les éléments, un lent travail de
 macération des idées et des signes s'est effectué. Quelques lettres ont
 surnagé. Quelques traces aussi, peut-être, des discussions avec les uns
 et les autres, des rêveries, des réflexions, des aventures que l'écriture
 a engendrées.

Sur le papier recyclé se réinventent les cycles de la forêt, des épinettes,
 des saisons, de la coupe des arbres, de leur transformation en pulpe,
 en feuilles de papier, de leur récupération, de l'incrustation des feuilles
 enforestées, un cycle qui ramène toujours à la forêt.

L'épinette noire de mes contes est longtemps restée prise dans un
 embâcle de la rivière Saint-Maurice. Arrivée à Trois-Rivières ses fibres
 ont été broyées dans une usine de pâte à papier. Je ne l'ai pas retrouvée
 sur pied, les bûcherons étaient arrivés avant moi, mais maintenant
 je le sais, je le sens, c'est sa mémoire qui me guidait tout ce temps,
 c'est elle qui formait la surface blanche sur laquelle j'écrivais, sur
 laquelle j'imprimais articles, essais, mémoires et thèses, elle ne faisait
 aucun bruit – ou alors peut-être que le bruit de la déchiqueteuse ou du
 mélangeur le couvrait? – elle s'infiltrait en douce dans mon esprit, me
 laissant entrevoir sa mémoire d'épinette noire, sa mémoire de papier.

Rachel Bouvet





Épilogue



On est pas sortis du bois

1.

Le matin de l'atelier
c'est moi qui ouvrais la voie
avec Danielle
tout un honneur
(maudit honneur :
on sait jamais quoi faire avec)
On s'est râclés la gorge
comme deux écoliers gênés
devant le reste de la classe
Le lieu dit Métabéroutin charriait
son odeur de colle
L'usine à papier crachait son fiel
dans le ciel gris
depuis au moins
1917
Moi j'imaginai les billots se prendre
dans ma gorge
me couper la parole
l'embâcle avait la taille
du cours d'Histoire-Géo
au secondaire
Tout s'est éclairci quand
au bout du vent une petite voix
est sortie de terre
comme un mince filet d'air
une voix qui disait monte
aie pas peur
lâche pas ton fil
viens-t'en
viens-t-en dans le bois
On t'attend

2.

Quand j'y pense
je suis arrivé à la forêt
par le pire des chemins : le hasard
Avant j'avais lu Menaud
avec la curiosité des ceuzes
que ça concerne pas pantoute
Avant j'avais jamais campé
plus de trois pieds passés la trail
trente gros max passés la route
Avant j'avais roulé
sur les *tracks* du bitume
comme sur un brin de vie
accroché jusqu'aux phalanges
aux parois du connu
Avant j'avais
jamais cru que c'était
aussi vaste, une forêt
Genre : assez vaste
pour couvrir le tiers du pays
Avant j'avais un frame
de poulet, l'endurance
des ados, la débrouillardise
des rats de bibliothèque
J'étais un p'tit gars de la ville
Je suis arrivé à la forêt
par le pire des chemins :
la force des choses
parce que j'étais
dans le trou

3.

Parait que dans le temps
les arbres descendaient le St-Maurice

par millions
Parait que le dernier
a mis le tronc dans le fleuve
aussi tard qu'en 1995
Parait que j'étais déjà né
que dans ce temps-là
j'apprenais à lire
sur le papier de la Wayagamack
Parait que les vieux planteurs
allaient planter en canot
avec piques et pioches
Parait qu'ils dormaient à la belle étoile
construisaient leurs propres camps
et dormaient sur du sapinage
Parait qu'ils faisaient pas la piasse aussi
juste assez pour vivre
jusqu'à la prochaine saison
Aujourd'hui on dort dans des tentes
à cinq-cents piasses
ou dans des motels avec wifi
aujourd'hui on va parfois planter
en hélicoptère
Je me souviens la première fois
que j'ai survolé le grand marécage
du Far Ouest canadien
Je me souviens du pilote
qui nous avait emmené en balade
Il nous avait payé toute une ride
pour le fun
avait suivi la rivière en criant
Orignal ! Orignal !
Je me souviens de l'infinité
de la tourbière
des strates subtiles de vert

qui devenait bleu
qui devenait noir
Le monde a pas la même gueule
vu à vol d'oiseau
Parait qu'on imprimait le NY Times
avec la pulpe mauricienne
Parait que les New-Yorkais s'excitent encore
quand un Canayen leur vend
un sapin de Noël
C'est une plus-value
un folkore
le bucheron colporte ses légendes
bord en bord du continent
Parait qu'on a pas fini
d'en suivre les ramifications
Le *cash-in* se poursuit
Parait que ça sort à plein camions
du Notcimik
sous les yeux des statues taillées
à la *chainsaw*
Pays-bois
Pays-forêt
Parait que si on slaque
la ville de la Tuque entière
va fermer
Parait que si on slaque pas
c'est la forêt entière
qui va finir
par fermer

4.

La première fois que j'ai vu
une coupe à blanc
j'avais l'air d'un fantôme – un vrai

Je venais de traverser le Canada
bord en bord
dans un Greyhound
Tout en moi était blessé
voulait *bite back*
un loup dans un piège
un lièvre dans un collet
fait sur mesure
J'avais failli chier dans mes culottes
à la moitié du chemin
quand j'avais compris
que je m'en allais
vers le Far Ouest
sans aucune provision :
rien dans le ventre
rien dans les poches
dans les muscles
dans la tête
le cœur rasé
comme une coupe à blanc
La première fois que j'ai vu
les grandes étendues
de l'industrie forestière
j'ai eu beau respirer un grand coup
pour me calmer les nerfs
y'avait rien à faire :
Ça sentait la pisse
Ça sentait la mort
Ça sentait le pacte avec le diable
la Chasse-galerie
à plein nez

5.

Le premier jour de l'atelier
on a pris la route
comme d'autres prennent
leur deuxième café
On a pris la route comme d'autres
prenaient la gaffe
ou la *chainsaw*
On est montés dans le territoire
on a pris les grands chemins
mais on est pas montés
sur nos grands chevaux
On a remonté le cours de l'Histoire
sans faire de bruit
de peur de réveiller
quelque chose d'enfoui
dans la surimpression du rétroviseur
Y'avait Richard Desjardins
qui nous chantait des ballades
la voix de Danielle pour nous guider
On s'est laissé aller
aux contes du castor
aux espoirs niaisés du Buies
aux envolées de Laura Niquay
aux clins d'œil obscènes
de Tapiskwan Sipi
On a chanté Leclerc
en remontant
la rivière
On s'est mis le cœur à la bonne place
pis on s'est laissé aller
à remettre les choses
à peu près à l'endroit

6.

Au cinquième jour de ma première saison
j'ai démissionné
ou en tout cas j'ai essayé
le plus fort que j'ai pu
J'étais sur ma *piece*
J'ai dit : *I can't do it*
Mon *foreman* m'a dévisagé
au milieu du champ de bataille
c'était bourré de *slash*
bourré de *stick mats* de *swamps* de *residuals*
un vrai labyrinthe de roches
prêtes à faire exploser mes coudes
au moindre coup de pelle
Il a dit non
m'a donné une cigarette
(en fait, il m'a donné la moitié du paquet
le temps qu'a duré notre conversation)
Il a dit : bon, *first*
tu vas arrêter de paniquer
Tu vas calmer tes nerfs
mettre un pied devant l'autre
pis planter
jusqu'à ce que tu *catches*
ou que tu casses
Tu vas finir la journée
Tu vas finir le *shift*
après ça tu démissionneras si tu veux
après ça on verra
après ça c'est trop loin
pour y penser
J'ai dit le *land* est trop *tough*
Il a dit le *land* est *tough*
J'ai dit c'est de la marde la job

Il a dit mets-en
J'ai dit que je faisais pas une crisse de cenne
Il a dit pas encore
J'ai dit que j'avais froid
Il a dit habille-toi
J'ai dit j'ai mal
Il a dit c'est sûr
J'ai dit les criss de mouches
Il a dit rien à faire
J'ai dit je démissionne
Il a dit fume dont une autre cigarette
pis calme tes nerfs
J'ai respiré par le nez
J'ai fait ça
pendant sept ans

7.

Au bout de notre route
on s'est arrêtés au barrage
de la Tuque
au pied du pompon disparu
là où le courant a pu l'air de passer
à travers grand-chose
sinon les lignes d'Hydro-Québec
C'est là que j'ai compris
pour la première fois
à quel point les deux étaient liés :
barrages et billots
deux faces d'une même
dépossession du territoire
deux faces d'une même
accession à la richesse
J'ai pris la parole
au pied des grosses turbines rouillées

J'ai pensé aux castors
de Gluskap
à l'industrielle bande de petits pionniers
qui a vécu de la promesse
d'un futur meilleur
Je me suis dit que c'est pas demain la veille
qu'on allait faire la lumière
sur cette histoire-là
Je me suis dit que si lumière on faisait
ce serait aussi bien d'être celle
d'un feu de camp
le genre qui fuit pas les zones d'ombres
le genre qui danse
qui réchauffe
pis autour de laquelle on peut s'asseoir ensemble
pour jaser

8.

Serge Bouchard disait :
Voir un loup
et mourir
Un jour j'ai vu
un loup – un vrai
un grand loup noir
sorti tout droit d'un conte
à trente mètres du truck
les yeux jaunes
la langue longue
la fourrure revêche
l'air dégingandé des ceuzes
qui s'en câlissent pour vrai
Autour de lui l'air tremblait
nous autres avec faut dire
imagine, un grand loup noir

impossible à confondre
avec autre chose
dans le paysage
Ce jour-là
on a planté les fesses serrées
mais le regard qui brille
On avait vu un loup
un loup vrai vivant

9.
Pendant le bain de forêt
y'en a qui se sont couchés
dans la mousse
Y'en a qui sont restés du bon bord
de la clôture
Y'en a qui ont ramassé des feuilles
noté les petits champignons roses
qu'on voyait juste la face écrasée dedans
Y'en a qu'on a failli jamais revoir
tellement ils se sont oubliés en chemin
D'autres qui ont joué aux détectives
les semelles usées jusqu'à la moelle
la plante du pied cherchant l'indice
qu'autrement on aurait manqué
Y'en a qui ont viré en rond
d'autres qui ont marché tout droit
d'autres encore qui sont restés
au seuil d'eux-mêmes
Moi j'ai dit merci
au hasard
Merci de m'avoir amené ici
Merci de m'avoir attendu

10.
Des coupes je me souviens
de l'odeur des vêtements qui moisissent
de la superposition bizarre
des égratignures sur ma peau
Je me souviens des bulles de pus
qui remontaient des blessures
comme le méthane du fond des lacs
de la forêt enfouie
Je me souviens des raideurs si familières
qu'on en oubliait l'existence
du mot souple
Je me souviens des grands trembles
qui branlaient dans le vent
menaçaient de nous tomber dessus
au même rythme
que les mouches à cheval
Je me souviens des grandes flaques boueuses
de l'eau comme de l'huile
gorgée de terre de diesel
d'oxygène de traces
d'abatteuses ou de micro-organismes
Je me souviens des morilles
qui séchaient sur les *scrings* du motel
des couleuvres sur les bûches
de la fois où j'avais trouvé une tortue
à des kilomètres de tout cours d'eau
Je me souviens des concombres sauvages
et des talles de fraises
des fleurs qui sortaient
toutes d'un coup
Je me souviens du *spruce rash*
de la douceur des pins
et des colonies de mélèzes sauvages

des caps pelés
où plus rien ne va pousser c'est clair
avant des millénaires
des souches où on pouvait s'asseoir
à quatre pour luncher
de me demander
c'était quoi l'esti de rapport
de couper ça
Je me souviens du souffle
de mon corps en marche
et de la joie de danser
quand le seul qui regarde
est un oiseau qui plane
à vingt-mille pieds au-dessus des choses humaines
Je me souviens de fondre
au soleil
de devenir un petit paquet d'os
ambulant
je me souviens qu'un jour mon cœur s'est mis à battre
moins fort, mais mieux
je me souviens du jour où j'ai compris
que je me sentais enfin bien
dehors
juste
bien

11.
Un jour aussi j'ai vu
un wapiti sortir de la *tree line*
un wapiti, un vrai
les bois moussus
le port royal
la mâchoire pleine
d'herbes et de sagesse

et les yeux
comme deux miroirs
où on voit
le fond de son âme
Il a regardé la coupe
a pris tout son temps
avant de virer de bord
avec un hochement de tête
l'air de dire
esti de bandes de caves
J'ai eu l'impression
que j'halluciniais
une véritable apparition
J'en ai pleuré
tellement c'était beau
Je suis sûr que
s'il l'avait vu
Serge Bouchard
aurait dit comme moi :
Voir un wapiti
et vivre

12.
Véronique c'était pas le genre
à s'enfarger dans les fleurs du tapis
elle faisait venir la lumière
entre deux orages
rien qu'en riant
Moi je venais de sortir du bain de forêt
J'avais encore la tête
dans les hydnes bleus d'azur
les mousses de soie dorée
comme une tapisserie d'un autre âge
les feuilles ovales tachées de rouge

l'élégance des buissons de thé du lab
les bancs de lichen corail
ondulant dans les flaques de soleil
Véronique disait
qu'on est des bébêtes de rituels
nous autres les vivants
pis que c'était ça
le site de fraie du théâtre
son point d'origine
et d'aboutissement
Méchant dramaturgie pareil
moi j'avais encore en tête
les sets carrés de pins
la gigue des coléoptères
l'odeur de résine chaude
le swing des épinettes
l'oiseau qui s'épivarde sans se montrer
les longueurs de la route pour revenir
frayer dans le fond de ma mémoire
J'avais encore en tête que même
avec les nuées de moustiques
des moustiques en septembre, calvase
même avec ça
j'étais bien
mauditement bien
assis dans la mousse

13.

Un jour j'ai vu
une talle de chanterelles
en plein Notcimik
en plein mois de juillet
en plein dans mon chemin
Je marchais sans raison

Je marchais pour marcher
Je marchais pour rien
le premier soir du repérage
J'ai demandé la permission
à tout ce qui trainait là
Y'avait du monde à messe
des oiseaux des fleurs
des vers des mouches des chevreuils
peut-être même
caché dans l'angle mort
l'ours qui a vu l'homme qui a vu le loup
qui a vu le wapiti qui venait
de voir des chanterelles
Moi je me suis penché
au-dessus du miracle
J'avais pas de panier
dans ce temps-là
rien que mes mains
J'ai mis ça dans mon capuchon
en espérant rien brusquer
suis rentré au capitowan avec
mes premiers champignons sauvages
et surtout
le sentiment que j'étais enfin
un gars de bois

14.

Le dernier soir de l'atelier
Madeleine avait plein son casque
de l'ouvrage que ça faisait
accueillir du monde
dans le Notcimik
On a dû à une panne d'essence
dans le six-places d'Alain

sa présence autour du feu
Le dernier soir Madeleine
en avait plein son casque
que toute soit toujours
compliqué
qu'y ait rien dans le frigo
au retour du pow-wow de Wemotaci
Nous autres on avait du spaghetti
aux champignons sauvages
sur le menu
On avait aussi
des contes plein les poches
pis de l'écoute à la pelle
fait que Madeleine a décidé
de prendre son histoire par les cornes
Quand elle a pris la parole
c'est comme si plus personne
pouvait l'arrêter
Quelque chose – un genre de magie
venait de désharnacher la rivière
pis la parole coulait
avec toutes les variantes
d'un cours d'eau libre
des chutes
des lacs
des torrents
des méandres
des sources
des ruisseaux
des cascades
Moi j'ai pensé
à Capitciwotakanik :
le lieu où le courant passe
Te dire que c'était beau

descendre cette rivière-là
parfois effrayant
parfois révoltant
parfois triste
mais beau
Te le dire
Pour que tu connaisses ça
la beauté de la parole libre
Te le dire pour que
tu t'en souviennes

15.
Des fois ça m'arrive
je rêve du jour où quelqu'un dira
Un jour j'ai vu une épinette
Des fois c'est un beau rêve – le genre
où on voit ce qui est là
où on se rend compte
de ce qui est là
Des fois c'est un cauchemar
un vrai
Des fois je rêve que quelqu'un dit
Un jour j'ai vu une épinette
parce que toutes les autres
ont disparu

16.
Je suis arrivé devant les forestiers
par le plus beau des chemins :
le hasard
une classe pleine
d'âmes neuves et de bottes à cap
à peine cassées
à qui je devais enseigner à lire

les grandes œuvres du Québec
Tout un honneur
(maudit honneur
on sait jamais quoi faire avec)
Avant j'avais marché
des kilomètres dans la boue
J'avais cassé des roches à mains nues
fait caca dans le vaste vide
de dizaines de sites de coupe
porté des sacs, planté ma pelle
au moins un million de fois
Avant j'avais braillé ma vie
sous les cris moqueurs des engoulevants
dansé sous des aurores boréales
en bobettes
gelé comme un creton sous la grêle
brulé de fièvre
perdu des ongles
gagné des couches
et des couches
d'amitiés fragiles
J'avais suivi les lignes
des sillons virés par-dessus bord
des andains tracés au bulldozer
j'avais évité les nids de guêpes
les *checkers* du gouvernement
les remontrances de mon *foreman*, j'avais
tapé le cinq-mille une couple de fois
juste assez pour savoir ce que ça faisait
Pis maintenant j'avais
une classe pleine de forestiers
assis le cul au bord de la chaise
à qui je devais enseigner
la littérature

J'ai trouvé ça comique
la vie
C'était facile
Je leur ai fait la Chasse-galerie
version planting
De toute façon
rien de mal pouvait arriver :
j'avais du hasard plein les poches
deux poches pleines de hasards
prêts à semer
un pacte avec le bois
pis une pelle
à portée de main

17.
Le dernier jour de l'atelier
on a fait du papier
On a mis tout ce qu'on osait
dedans
souvenirs, artefacts
pensées
tout ce que le hasard
avait bien voulu nous mettre
dans les mains
On a dit au revoir
à Notcimik
Y'en a qui sont partis poursuivre la fête
au *shack* à Chloë
D'autres sont rentrés avec
plus de questions que de réponses
Y'en a qui ont
voulu se baigner au moins une fois
dans le St-Maurice
Moi je suis arrêté voir mon vieux père

un p'tit gars de la ville
comme il s'en est fait des milliers
pendant la Révolution tranquille
un p'tit gars de la ville
qui sait pas changer une ampoule
mais qui a toujours aimé
regarder les oiseaux
avec ses jumelles
Je me suis assis avec
sur la galerie
Je lui ai dit merci
Merci de m'avoir fait découvrir ça
à la mesure
de ce qu'il pouvait
la nature
le vivant

18.

Je sais toujours pas manier la scie
wincher le pickup
marteler le sapin
Je sais pas le nom des plantes
qui soignent les bobos
Pas le tiers de ce que je devrais savoir
sur le tiers de ce que tu devras savoir
Je sais pas le nom des choses
qui disparaissent
le lien entre nous-autres
les vivants
Je sais pas la mousse qui pousse sur la grosse roche
la barbe qui mange la face de l'épinette
Je sais pas reconnaître les maudites russules
des autres maudites russules
Je sais pas le nom du rat musqué

qui est venu chatouiller nos jambes
en secret à minuit moins une
sous la lune espiègle
pendant l'atelier
Je sais pas au fond
si je suis un gars de bois
Mais si un jour j'ai la chance
de devenir ton père
Je te le jure :
on va y aller
dans ce qui reste
des forêts
On va y aller ensemble
remonter le fil
cueillir des choses
en planter
pis marcher
pour rien
S'asseoir dans la mousse
pis attendre
attendre qu'on s'ouvre
à toutes sortes de lumières.

Jean-Pascal Bilodeau

Index

Les contributions de Claudette Lemay
Noeuds, Cime, Travail du bois et Code de couleur - Foresterie
se trouvent aux pages 12, 59, 70 et 99.

Aux pages 34 et 35 se trouvent les photos de Caroline Barber.

À la page 43, celle de Suzanne Landry.

À la page 79, celle de Monique Bourbeau.

Aux pages 108 à 114, ainsi que 116, celles de Monique Pagé.

À la page 130 se trouve une création de Yannick Guéguen.

Enfin, aux pages 138 à 140, les photos de Johanne Bilodeau.

Toutes les images qui unissent les sections de cet ouvrage sont extraites d'une œuvre collective réalisée avec le fusain des braises du feu ouvert, à la fin de l'atelier. Elles forment une cartographie informelle et fragmentaire de notre réflexion collective, une mise en abyme de notre forêt intime.

Les feuilles avec des incrustations végétales, disséminées à différents endroits du carnet, ont été réalisées lors de l'atelier de pâte à papier. Elles portent la signature de la forêt où les feuilles, pétales, aiguilles, lichens, plumes, etc. ont été récoltés et témoignent de la diversité des liens noués avec elle.

La carte de la rivière St-Maurice, qui suit la table des matières, provient d'un ouvrage de Normand Cazalais, *Un pays de rivières*, publié aux Éditions de la Presse, en 2021.

Remerciements

Un merci tout particulier à Madeleine Basile, Alain Castonguay, Véronique Basile-Hébert, Gilles Renaud, Sébastien Ste-Croix Dubé, Karim Bouvet, Yannick Guéguen, Monique Bourbeau, Julien Bourbeau, Maurice Lemieux, Claudette Lemay, Michèle Laberge, Anik Ralet et le Partenariat ReVe (Reconnecter avec le végétal) financé par le CRSH.

